112

Les Maladies Mentales

DANS

L'ŒUVRE DE COURTELINE

Geo. AHERN, M. D.

Assistant-Chirurgien à l'Hotel-Dieu de Québec
Aide-d'Anatomie à l'Université Laval

QUÉBEC
IMPRIMERIE LAFLAMME
34 rue Garneau

1920

10 —

Les
Maladies Mentales
DANS
L'ŒUVRE DE COURTELINE

Geo. AHERN, M. D.
Assistant-Chirurgien à l'Hotel-Dieu de Québec
Aide-d'Anatomie à l'Université Laval

QUÉBEC
IMPRIMERIE LAFLAMME
34 rue Garneau

1920

RC454
.4
A33
1960

"LES MALADIES MENTALES DANS L'ŒUVRE DE COURTELINE" *

—

Psychologue et humoriste, Courteline, nous montre ses personnages dans des circonstances telles, qu'elles nous font oublier ce qu'a de réellement triste et de déprimant, l'étude de la folie dans ses différentes formes. Pourquoi la vue ou le langage d'un fou nous font-ils bien souvent rire? Est-ce le ridicule, le grotesque, le contraste entre le personnage réel et celui que le fou s'imagine être? Est-ce l'inattendu qui prend notre bonne foi par surprise et cause cette détention subite? Est-ce notre vanité, flattée de ce qu'un autre fait ou dit, ou de ce qui lui arrive, qui nous fait rire parce que nous pensons que nous, nous ne dirions ou ne ferions pas telle chose ou que telle chose ne nous arriverait pas?... Je ne sais. Je crois que le rire est une expression de sentiments complexes et variés, difficile à analyser et que pour ma part je renonce à vous décrire. Pour Bergson [1], ce qui fait rire, c'est l'automatisme, l'automatisme des personnages, l'automatisme des physionomies, des attitudes, des situations, du langage: pour Emile Faguet [2], "est comique tout ce qui sort du commun, du normal, du régulier, du déjà vu et du souvent vu", ou encore, "le rire est la

---

(*) Travail lu à une séance du Cercle Laënnec et à la Société Médicale.

1. Bergson : *Le Rire*

2. Emile Faguet : *Propos de théâtre*, III, p. 363 ; V, p. 19.

manifestation d'une joie, c'est-à-dire, d'une expansion, d'une augmentation vivement sentie par nous, de notre personnalité ".

Georges Courteline, de son vrai nom, Georges Moinaux, était fils de Jules Moinaux, l'humoriste des " Tribunaux comiques ", des " Gaietés bourgeoises ", et qu'on pourrait appeler le précurseur littéraire de son fils. Celui-ci naquit à Tours en 1860, et fit ses études au Collège de Meaux, où il fut, d'après Pierre Mille, un élève ennuyé, morose et peu studieux. Il nous le dit lui-même d'ailleurs, dans " l'Oeil de veau "[3], où il rappelle un souvenir de sa vie de collégien. A sa sortie du collège, il fut successivement contrôleur à l'administration centrale des Bouillons Duval; chasseur à cheval en garnison à Bar-le-Duc, où il composa " Les Gaietés de l'Escadron " et " Le Train de 8 heures 47 "; puis commis expéditionnaire au Ministère des Cultes, où il conçut l'idée de " MM. les Ronds-de-Cuir. " En 1894, il fut mis en disponibilité, mais depuis longtemps déjà, il jouissait d'une agréable tranquillité grâce à un collègue qui, en échange de la moitié de ses appointements, se chargeait d'accomplir sa besogne à sa place, et d'apposer chaque jour, à côté de la sienne, sa signature sur le registre de présence.

Après sa mise en disponibilité, il se livra exclusivement au journalisme et à la littérature. La Comédie-Française joua, de lui, " La Conversation d'Alceste " et mit à son répertoire " La paix chez soi ". Pierre Mille, à qui j'emprunte ces détails biographiques, ajoute : " Courteline est un des plus grands écrivains français, encore qu'il dise de lui-même : Moi ? mais je ne suis qu'un petit sculpteur de pommes de parapluie "[4].

Georges Pélissier, dans son Anthologie des Prosateurs français

---

3. G. Courteline : *Lidoire et la Biscotte*, p 83.
4. Pierre Mille : *Anthologie des Humoristes Français contemporains*, 99, 328.

contemporains, dit de Courteline: " Ce qui le rend supérieur à la plupart des auteurs gais, c'est un fond d'observation personnelle. Nul autre n'a, du reste, cette verve drue, gaillarde, toujours franche et de bon aloi. Quant à sa langue, elle est plantureuse, copieuse, savoureuse, naïvement burlesque. "[5]

Léon Daudet, dans la deuxième série de ses Souvenirs politiques etc., etc,[6] nous dépeint un Courteline personnel, intime, que nous ne soupçonnons pas. " C'est, écrit-il, un personnage de contes de fées que Georges Courteline, avec sa petite taille, son teint de papier mâché, ses yeux mobiles, ses paletots aux manches trop longues et sa grosse serviette... Il a la fureur de persuader et la constance de démontrer. Il est bon comme le pain, vif comme l'argent, aigu comme un couteau, gai comme un verre d'anjou blanc ou mélancolique comme un capitaine de gendarmerie; calé sur le Code comme un huissier de campagne, noctambule comme un chat de Montmartre, amical, blagueur et délicieux. Ne pas avoir connu Courteline est une lacune grave dans le plaisir d'une existence. Ne pas l'apprécier est un signe de maladie de foie. Ne pas admirer sa fantaisie bridée de classique est un manque de goût littéraire. Car sa folle drôlerie n'est que l'envers d'une tapisserie aux nuances harmonieuses, et il vend la logique tantôt dans des verres de coco, tantôt dans de petites boîtes, cocassement ciselées...Cependant, il a l'esprit scientifique, et j'ai souvent admiré la facilité avec laquelle il déblaye le secondaire pour aller à l'essentiel d'un vice, d'un travers ou d'une maladie... Courteline, tout modeste qu'il est, me représente une des physionomies les plus caractéristique de notre temps, et je suis bien tranquille sur la place que réservera à son œuvre la postérité. Il a donné une note si juste avec un instrument si particulier ".

---

5. *Loc., cit.* I, p. 429.
6. **Léon Daudet** : *Devant la Douleur*, *Paris*, 1915.

M. Nozière, critique dramatique au Gil-Blas, disait de lui : " A l'exemple de son maître Molière, il emprunte à la langue populaire des expressions savoureuses, et sa phrase a l'abondance et l'harmonie classiques... Il a composé des études de la plus profonde psychologie et qui, cependant, sont vivantes. " [7]

Adolphe Brisson, analysant dans " Le Temps " une des pièces théâtrales de Courteline, écrivait : " Il est le plus illustre membre d'une pléïade à qui nous devons la résurrection de la littérature gauloise. " [8].

Enfin, pour terminer cette série d'appréciations littéraires, permettez-moi de vous citer ces quelques mots de Jules Lemaître : " La bouffonnerie de M. Courteline est toujours invinciblement gaie :... sa gaieté est la plus copieuse, la plus colorée et, quoique souvent neuve dans ses formes, la mieux rattachée à la tradition."

Au point de vue psychologique et mental, j'adopterai la classification suivante, due au Dr J. Lafont, de Clermont-Ferrand, en y apportant quelques modifications et en y faisant quelques additions. Je dois dire que la thèse du Dr Lafont [9] m'a été d'un grand secours dans la préparation de ce travail.

Les œuvres de Courteline offrent les observations suivantes à étudier :

1. Troubles mentaux dans les intoxications :

Intoxication alcoolique aigue : { La Brige, Théodore, Jomard, La Biscotte }

" " chronique : { Hurluret, Marjalet }

---

7. G. Courteline : *La Cruche* (*L'Illustration Théâtrale*, p. II).
8. G. Courteline : *MM. Les-Ronds-de-Cuir*, (*L'Illustration Théâtrale*, p. II)
9. Dr. J. Lafont : *La Médecine Mentale dans les Œuvres de Georges Courteline, thèse*, Paris, 1909.

2. Troubles mentaux dans les traumatismes :

Délire des traumatismes : ..... { Panais / L'Escalier

3. Névroses : ..... { Misanthropie : Alceste / Neurasthénie : M. Badin

4. Dégénérescence :

Déséquilibrés : ..... { L'Art de culotter une pipe / Hamiet / Stephen Hour

Persécutés-persécuteurs : { La Brige / Labourbourax / Flick

5. Démence précoce : { Forme catatonique : Panais / Forme hébéphrénique : Floche

6. Psychoses organiques : { Démence sénile : Soupe / Paralysie générale : Letondu

7. Idées délirantes de grandeur : { Michau / Chantoine

8. Délire vaniteux : Sainthomme.

9. Confusion mentale, délire des prisonniers : Latude.

10. Folie intermittente, maniaques : Les Boulingrins.

I. *Alcoolisme aigu ou ivresse alcoolique.*

L'ivresse alcoolique comprend trois phases bien différentiées, bien caractéristiques.

Dans la première phase ou phase d'euphorie physique et psychique, l'individu éprouve une sensation de bien-être qui le rend

gai, content de tout et de tout le monde, loquace, expansif. Son activité psychique semble augmentée et ses facultés intellectuelles deviennent plus brillantes, quand elles sont d'une bonne moyenne à l'état habituel. Le débile, en pareille circonstance ne gagne rien, au contraire, il perd vite le sentiment de la réalité, confond tout et devient rapidement absurde. A ce dégré, l'homme ivre possède encore une demi-conscience et la faculté de se contenir, au moins dans une certaine mesure. Mais déjà il existe chez lui une sorte d'anesthésie morale, il ne s'étonne plus de rien. Après une heure ou deux, le tableau change, c'est la deuxième phase, phase d'ataxie physique et intellectuelle : confusion des idées, incoordination des mouvements, maladresse pour les actes les plus simples comme de mettre son chapeau, de revêtir son pardessus ; titubation dans la marche, langage incohérent, décousu, langue épaisse, parole embarrassée. A ces symptômes s'ajoutent quelquefois la diplopie, les illusions et les hallucinations visuelles, auditives ou tactiles qui déterminent chez le sujet des expressions absurdes de joie, de colère, de tristesse ou d'attendrissement, souvent entre-mêlées les unes avec les autres d'une façon tout-à-fait cocasse. Les nausées et les vomissements ne sont pas rares.

La troisième phase est la période comateuse, caractérisée par un sommeil profond, persistant ; la résolution complète des membres et l'abolition de toutes les fonctions de la vie de relation, la perte des reflexes, une anesthésie générale. Cette dernière phase peut durer un ou plusieurs jours et le sujet sort de l'accès courbaturé, fatigué, avec une céphalée intense. Il lui faut souvent un ou deux jours pour se remettre. [10]

Courteline nous présente plusieurs cas d'ivresse alcoolique. Voici d'abord une observation d'ivresse légère, ne dépassant pas la

---

10. Gilbert Ballet, etc : *Traité de Pathologie mentale*, p 381.
E. Régis : *Précis de Psychiatrie*, 4e édition, p. 317.
V. Magnan : *De l'alcoolisme*.

première phase. La Brige [11], invité à une petite fête de famille, absorbe tour-à-tour du Léoville, du Mâcon, du Sauterne, du Champagne, du kirch, du vieux rhum, du cognac, de la bière et du punch. La Brige, que nous retrouverons plus loin parmi les persécutés-persécuteurs, n'est pas dénué de talents qui pourraient à l'occasion en imposer pour des qualités sérieuses. L'alcool lui donne un coup de fouet et il raconte lui-même comment les choses se sont passées : " Je fis des mots, contai diverses anecdotes dont je savais l'effet certain, et tins la tablée tout entière sous le charme de mon esprit si franchement original et primesautier."

Ici apparaissent la vanité, l'orgueil du buveur, mais sa conscience commence à s'anesthésier, quoiqu'il se contienne encore et cherche à dissimuler son état : "J'ai la chance, quand je suis pincé, de m'en rendre compte aussitôt, inappréciable avantage qui me met en situation de parer à la circonstance et de prendre toutes les mesures qu'elle nécessite ; je cache mon tabac, bois de l'eau à ras bords, et limite les frais de ma conversation à quelques réponses évasives et brèves, quitte... " et ici se montrent quelques autres symptômes, un léger embarras de la parole, et la diplopie, " quitte si un mot récalcitrant fait mine de s'empâter sur ma langue à tourner mentalement autour jusqu'à ce que j'en aie trouvé l'équivalent ! ! ... Un pivot invisible imprimait à la table une rotation folle, et, sur les épaules des dineurs, les visages se dédoublaient, dansaient dans cette buée légère et tremblottante des poêles chauffés à l'excès ".

L'agitation physique de La Brige se manifeste par des tours de gymnastique qu'il exécute avec des chaises, puis il rosse le piano à coups de poing, enfin tourbillonne une valse. Mais l'ivresse s'est accrue peu à peu, et La Brige perd le sentiment de la réalité et le respect des convenances. Grimpé sur une chaise, il

---

11. G. Courteline : *Un homme qui boit* (*Potiron*).

harangue la compagnie : " Eh bien ! parfaitement, je suis gris ! je suis gris comme trente-six lanciers polonais... et si vous n'êtes pas satisfaits, vous pouvez aller vous baigner !!!". Irrité du calme d'un vieillard que ses plaisanteries n'ont pu dérider, il l'insulte : " C'est comme ce vieil imbécile ! ... C'est comme ce vieil imbécile ! ... ", mais il ne peut terminer sa phrase.

Là finit l'observation de La Brige. Elle dépeint surtout la première phase de l'ivresse. Dans la suivante, nous voyons apparaître l'incoordination des mouvements, un embarras plus prononcé de la parole, les illusions et les autres troubles de la deuxième phase.

Théodore [12] "est un collégien de dix-sept à dix-huit ans, au visage blême de crétin éreinté... qui n'a pas même trouvé moyen de décrocher un accessit à la distribution des prix au lycée St-Louis " ; il arrive chez son père, à trois heures du matin, " soûl comme une bourrique " et c'est la cinquième fois que cela se répète depuis le commencement des vacances. Il a dîné en ville avec des camarades, puis est allé à Montmartre, et enfin a terminé la soirée dans un café, comme il le dit lui-même : " Nous étions soûls comme des ânes ; il est donc hors de dis[illegible]on que nous n'avons pas hésité à nous faire conduire au ca[illegible] [illegible]audrait être fou furieux ou bien ignorant de l'âme des hommes pour ne pas se rendre à une évidence fille d'une déduction logique." Au café, il rencontre un ancien consul de Mésopotamie qui, monté sur une table, " imite la danse mauresque en faisant remuer ses intestins " ; il lui envoie en plein visage un verre de vin, mais comme tous deux sont ivres au même point, cela n'a aucune importance et n'altère en rien leurs relatons. Un vieux monsieur inoffensif, dont la binette ne lui revient pas, reçoit de lui une paire de gifles.

---

12. G. Courteline : *Théodore cherche des allumettes.*

Un de ses amis a l'idée d'entrer dans un fiacre en passant par la lanterne.

On voit qu'à son arrivée à la maison, Théodore est en état d'ivresse avancée, qu'il est en plein dans la deuxième phase. En effet, les mouvements coordonnés sont totalement disparus. Le pauvre a déjà de la peine à marcher dans la rue, mais qu'est-ce qu'il prend dans l'escalier de la demeure paternelle!!! La difficulté est compliquée par l'obscurité. Péniblement, marche par marche, se trainant les pieds, les doigts écarquillés, il avance... Après une chute, il se relève, mais la période des illusions commence: " Pas moi...qui glisse—, c'est l'escalier!" Puis, il ne sait plus où il en est: " Ah ça! mais quel étage que j'suis? ... Bon sang de sort, en v'la une affaire, j'sais pus quel étage que j'suis!... Va falloir que je r'descende! ... Soupé!!! J'vais demander au concierge! " Il appelle le concierge à tue-tête, mais au lieu de celui-ci, ce sont les locataires qui lui répondent et d'une façon peu encourageante. Involontairement il heurte du pied une boite à lait en fer-blanc. Cela lui donne l'idée de compter les paliers au passage en frappant avec sa boite. Enfin il trouve son étage et la porte de son appartement. Mais le plus difficile reste à faire: introduire la clef dans la serrure; il y reussit pourtant après l'avoir échappée et l'avoir retrouvée, au milieu d'un dialogue aigre-doux avec le locataire d'en face qui nous en apprend long sur le compte du pauvre crétin. Son premier mouvement, une fois la porte ouverte, est de chercher des allumettes, mais il s'étale sur le plancher et encore cette fois il trouve que c'est le parquet qui glisse, et il nous explique: " Oh! c'est que moi, j'ai ça d'agréable; je peux avoir mon compte bien pesé... pas moyen qu'on s'en aperçoive. Bon œil, bon pied, et pas le moindre embarras dans la langue.. .sauf pour certains mots difficiles, comme par exemple... l'oss...ination... C'est pas que je ne puisse pas les dire, non, c'est que véritablement on ne peut pas les prononcer... La langue française

est pleine de difficultés... tous les *étrangers* vous le diront." Pendant ce monologue il cherche des allumettes et ses mains hésitantes rencontrent la table qu'il prend pour la cheminée et l'encrier qu'il prend pour le porte-allumettes: "Ah! les voilà". Il plonge ses doigts dans l'encrier, et, surpris de les sentir mouillés, il goutte: "Non!... c'est un œuf! Si j'connaissais l'imbécile qui m'a fichu un œuf sur ma cheminée, je lui apprendrais mon nom de baptême." Ses doigts qui errent à l'aventure rencontrent les panneaux d'un placard qui lui sert à la fois de buffet et de bibliothèque: "La fenêtre!... si je donnais un peu d'air?" Il ouvre tout grand le placard et demeure planté, s'éventant, aspirant avec délice l'haleine d'une nuit embaumée. A la fin: "Drôle de printemps!...Il fait noir comme dans un four...et ça sent le gruyère à plein nez...jamais vu un mois de mai pareil".

A ce moment apparait M. Couique, le père de Théodore, réveillé en sursaut et ne sachant de quoi il s'agit. Théodore, en réponse aux questions de son père, s'embarrasse de plus en plus dans ses mots. Il raconte qu'il a diné rue de...iroénil...il est incapable de dire Miroménil, qu'il est allé à Montmartre, rue de la Tour d'Au...de la Tour d'Au, et sans son père qui vient à son secours, il ne pourrait jamais dire, de la Tour d'Auvergne. Mais il tente d'expliquer à son père l'embarras de sa parole: "Dis-donc, y a pas des moments où tu regrettes de ne pas être espaleté de langue française!" La scène continue. Théodore trouve que ce n'est pas bien, ce que fait son père qui profite de ce qu'il est son père pour "l'abreuver d'hum...d'hum...d'humiliations". L'embarras de la parole, la titubation et l'incoordination des mouvements sont suivis de nouvelles illusions et de changements brusques et subits dans les sentiments et les émotions de l'ivrogne. Son père lui a donné la fessée pour lui apprendre à rentrer à des heures convenables. "Ce vieillard m'a maudit (il pleure)...

Mais j'ai rudement rigolé! (il rit) "...J'ai rigolé comme pas un client au monde ne peut dire qu'il a rigolé...Je le jure (il étend le bras et rencontre la lampe qu'il culbute) Zut!... J'ai cassé le pot-à-l'eau!...sur la tombe de ma grand'mère...!" Puis il s'en prend à la femme de chambre qui lui a caché les allumettes, exprès pour lui faire des blagues: "Elle aura de mes nouvelles, la femme de chambre ! C'est le jour de l'an dans onze mois... tu parles si j'y fous des étrennes...la peau! oui, et mon nom de baptême...avec les trente-deux manières de s'en servir!!!"

Il se remet à la poursuite des allumettes, se trainant à quatre pattes autour de la table et chantant:

"Pour boire à notre belle France,
Amis, versez-moi du veau froid."

En chemin, il croit rencontrer la table de nuit, et entre dans la cheminée, secouant la plaque avec son dos: "Oh! l'orage!... Non!...ce vent. Y a de quoi en crever! D'où diable ça peut bien venir?" Il lève la tête et voit la lune s'encadrant exactement dans l'ouverture de la cheminée: "Qu'est-ce que c'est que ça?"... Il rit, mais non sans quelque inquiétude: "En voilà une table de nuit... Il y fait autant de courants d'air que sur la Porte Saint-Martin... et l'on voit le pot-de-chambre au travers!!!"

Cette deuxième période est suivie d'un sommeil profond. Le lendemain, Théodore se rappelle vaguement la soirée précédente; mais en retour il constate très bien les symptômes qu'il ressent dans le moment: "Rien ne saurait donner idée de la gueule-de-bois dont je détiens le record, et le mal de tête qui m'opprime défie toute comparaison, c'est comme si des équipes entières de terrassiers étaient occupées, sous mon crâne, à me percer d'une oreille à l'autre, une espèce de Boulevard Haussman."

De cette observation peut se rapprocher celle de Jomard [13] qui, assis au pied d'un réverbère, pleure de rire en lisant le " Journal Officiel ", puis injurie un agent, passant sans transition aucune de l'euphorie à l'irritabilité.

La quatrième et dernière observation de délire alcoolique aigu offre à étudier les symptômes de la deuxième et troisième phases de l'ivresse.

La Biscotte [14], cavalier de 1re classe, rentrait soûl, " plus soûl à lui seul que tout un régiment de bourriques polonaises ", chaque fois qu'il avait obtenu une permission de minuit. Les suites de sa soûlerie le tenaient " huit jours hébété, dormant debout, avec des yeux couleur de faïence d'où le regard était parti ". Son ami Lidoire, son " pays ", avait proclamé hautement que les choses se passeraient, le soir dont il est question, comme les soirs précédents. En effet, vers minuit et quart, une voix lugubre, qui gémissait : "Lidouère ! Lidouère !", vint réveiller la chambrée endormie. C'était La Biscotte, ivre à rouler, ivre à ce point qu'il ne trouvait plus son lit et demeurait, hésitant, dans l'encadrement de la porte, secoué d'ivresse, les bras angoissés, cramponnés aux montants. L'embarras de la parole, la langue épaisse et empâtée, frappent dès les premières paroles : " Mon pauv'ieux . . . s'suis soûl comme eun'vache !" Lidoire vient à son secours, "La Biscotte butait à chaque pas ; de ses bottes et de son bancal, il battait au passage le fer des couchettes, et il répétait : "S'suis-t'y soûl !..s'suis-t'y soûl !.. bonsoir de bonsoir ", avec dans le dire, une nuance de constatation satisfaite et admirative." C'est, en effet, un des symptômes secondaires du délire alcoolique, que cette auto-admiration, cette constatation satisfaite, de pouvoir pousser la soûlerie à un tel degré de perfection. L'incoordination des mouvements est accompa-

---

13. G. Courteline : *Blancheton, père et fils.*
14. G. Courteline : *Lidoire et la Biscotte.*
" " *Lidoire, tableau militaire en un acte.*

gnée d'un raidissement, d'une rigidité musculaire quasi invincible et ne permettant que des mouvements brusques et désordonnés. La Biscotte, abandonné à lui-même, près de son lit, devient plus muet qu'un poteau et plus raide, planté sur ses pattes et regardant tourbillonner l'ombre, comme une brute, incapable du moindre mouvement volontaire, incapable de se déshabiller et de se coucher sans l'aide de Lidoire. Une fois que celui-ci l'a mis au lit, il devient plein de reconnaissance; ses facultés affectives sont touchées, mais sa gratitude se mêle de tristesse et de remords. La Biscotte est un simple, un inférieur au point de vue moral et intellectuel, et il n'a pas le vin gai: " Merci bien, Lidouère,..., te r'mercie beaucoup...merci bien...T'sais, mon'ieux, s'me le rappelerai, qu'est-ce que tu as fait pour moi..., s'me le rappelerai toute ma vie...q't'es venu me sercher à la porte...' q'tu m'as ertiré mon sako, mon falzar et mes tartines... q'tu m'as fourré au pieu, kif-kif, eun'maman... Pour sur que s'me l'rappelerai ". Sa voix se mouille: " Quien, Lidouère, veux-tu que j'te dise? ... Eh ben! t'es un bon cochon!... voilà qu'est-ce que tu es..., t'es un bon cochon..., oui, t'es un bon salaud! ... Z'ai qu'toi d'ami à l'escadron, mon'ieux dégoûtant"...Il pleure maintenant: "T'as eun'pauv'gueule...S'peux pas la r'garder sans avoir évie d'pleurer, tel'ment qu'a m'rappelle l'patelin "... Il sanglottait...

Obligé de se relever, mais incapable de le faire, Lidoire revient à son secours. Il ne sait plus rien; l'univers entier se limite à son éternel " s'suis-t'y soûl! " Sur ses jambes, où coule de l'ouate, son buste oscille, cassé, ballotté, de tribord à babord. Revenu à son lit, sans savoir comment, il se remet à pleurnicher. Emu jusqu'à l'âme, convaincu de son infamie, il entonne le chapitre des remords et le prolonge à l'infini, ravalant ses sanglots, se traitant de "sale cochon ", disant qu'il souhaitait d'être mort et qu'il déshonorait l'armée. " Il voulait aller au magasin rendre à l'officier d'habillement son galon de premier soldat et sa trompette dont il

ne pouvait plus sonner, et qu'il essayait de briser sur le plancher parce qu'il n'en était plus digne "... Pendant sa sortie, il avait eu un différend avec un civil. Ce souvenir lui revient tout-à-coup, se mêlant à ses illusions, au désarroi complet de sa faible intelligence, affaiblie d'avantage par l'ivresse où il est plongé: " Mon'. ieux, c't'épatant!...y a un client sous mon lit... qui le soulève avec son dos!...s'monte! s'monte! s'monte!....Ah!...c't'épatant!... Oh! Bon Dieu!...s'parie qu'c'est l'civil...qui s'aura fourré sous mon pieu...et qui le soulève...pour m'embêter... Faut qu'z'aille voir... " Il se lève: écroulement formidable et instantané.

Les troubles psychiques sont accompagnés des troubles physiques que nous avons vus et auxquels nous pouvons ajouter le hoquet, les vomissements et le relachement des sphincters.

Finalement, La Biscotte s'endort d'un sommeil comateux, et nous avons vu au commencement de son histoire, quelles sont les suites de son ivresse..

Les quatre observations que nous venons de lire décrivent bien, dans ses trois phases, le délire alcoolique aigu. Dans les deux types que nous allons étudier maintenant, apparaissent les troubles que l'on rencontre dans l'alcoolisme chronique. Nous ne trouverons pas tous les symptômes de l'intoxication, nous ne verrons pas la terminaison de l'affection, mais nous pourrons étudier les diverses manifestations de l'alcoolisme chronique à l'état latent.

Le capitaine Hurluret [15], " enfant de soldat, éclos dans le demi-jour d'une arrière-salle de cantine, avait grandi au soleil, à la bonne franquette, entre les taloches de la maman, et les coups de soulier paternel sans que jamais se développassent, devant ses yeux, d'autres horizons que les murs des casernes... Enfant de troupe, soldat, officier, il se para à son corps défendant, de ga-

15. G. Courteline: *Le Train de 8 hrs 17*; *Les Gaietés de l'Escadron* (théâtre).

lons noblement gagnés; au fond, vieux gamin de caserne, il regrettait la chambrée, l'odeur violente de ses cuirs... Du reste, il frayait peu avec ses collègues..., il mangeait au mess par obligation, mais la dernière bouchée dans le bec, il filait doucement à l'anglaise et s'allait soûler dans son coin, au fond d'un obscur café... S'il n'avait que peu d'amitié pour ses collègues, il avait, en retour, un amour passionné pour ses hommes, où se sentait un fonds de vieille faiblesse fraternelle. Sous des dehors sévères, brusques, même un peu brutaux, se cachaient son bon cœur, son indulgence pour les peccadiles de ses hommes; très fort pour le chambardement, ayant le coup de gueule facile, et, à la rigueur, le coup de botte, mais en fin de compte un bon soulard, incapable d'une méchanceté, et empli pour ses hommes d'une grosse tendresse brutale, une tendresse de garçon boucher pour le bull-dog dont il cingle les fesses de claques sonores et retentissantes "....

Au physique, grand de taille, le nez illuminé, des yeux de souris cerclés par l'alcool d'une braise incandescente, une haleine fleurant le bouchon et le fond de baril. Quand il était sous l'influence de l'absinthe, des discours incohérents transpercaient par instants les murs, des propos interrompus, scandés de jurons, marquaient la cadence de la phrase; les éclats de sa voix remplissaient les cours immenses de la caserne; dans les échos des corridors, ses bottes fièvreusement promenées, tapaient comme aux dalles d'une église...

Voici avec quel respect il préparait son absinthe: " Lui-même avait repris la carafe, et simultanément il arrosait les verres; trois gouttes pour l'un, trois gouttes pour l'autre, avec une parcimonie jalouse et calculée de vieil artiste méticuleux. Il y en eut pour cinq bonnes minutes. L'œil fixe, la main haute, imprimant à la carafe de petites secousses régulières, Hurluret ne soufflait plus mot, absorbé dans l'accomplissement d'un sacerdoce... "

Dans cette observation, les troubles inhérents à l'alcoolis chronique ne sont qu'ébauchés. Dans le cas du capitaine Marj let [16], au contraire, nous voyons le vrai type de l'alcoolique chr nique. Les jours où il n'avait pas bu, il était l'homme le plus ino fensif du monde, doux, humble, parlant peu et à demi-voix, s montrant timide et presque craintif avec ses hommes. Quand i pénétrait dans la chambrée, avant même que le brigadier eû lancé son " Fixe ", il avait dit " Repos ", avec un petit geste de la main indulgent et paternel. C'était un vieux soldat, sorti des rangs et connaissant le fourbi du métier. Malheureusement il était gris neuf jours sur dix, d'une ivresse bruyante, tapageuse, dont les éclats révolutionnaient le Quartier, emplissaient les chambrées, les escaliers, les cours. Alors, il entrait en coup de vent, le feu aux joues, le képi de travers, et tout de suite du pet! . . . " En voilà une chambrée! Quelle bauge!!! Je n'ai que des cochons dans mon escadron! . . . N. de D., il faut en finir, tout le peloton couchera à la malle ce soir! " Pendant ce temps les hommes, tête nue, immobiles au pied des lits, attendaient un ordre de " repos " qui s'obstinait à ne pas venir. . . Il passait les trois quarts du temps à un café où il restait des heures entières, " buvant de grandes verrées d'absinthe dans lesquelles il vidait des topettes de cognac. Du reste, il ne s'était jamais oublié." Ivre à rouler, il restait digne, marchait droit et vite dans les rues, rendait le salut à ses hommes, conservant jusqu'au bout le respect de son métier, de son uniforme et de sa croix. Sa manie, quand il avait bu, était de voir la malpropreté partout, et son mot favori : " Jusqu'à la gauche ", une expression de caserne qui ne signifiait pas grand'chose, mais impliquait évidemment en lui une idée confuse d'éloignement, personnifiait l'éternité en son imagination vague de vieil ivrogne. Un jour il condamna un bleu à être garde d'écurie jus-

16. G. Courteline : *Les Gaietés de l'Escadron.*

qu'à la gauche. Il donna l'ordre au maréchal des logis : " à partir d'aujourd'hui, il ne bougera plus de l'écurie... Quand vous descendrez de semaine, vous le passerez en consigne à votre successeur en lui disant de le passer au sien, et comme ça... jusqu'à la gauche!!!" Pendant trente-cinq jours d'affilée, le bleu conserva la garde de l'écurie, vivant là, couchant là, ne sortant que quelques instants dans la journée, le temps de courir chercher une croute. Mais, les plus belles choses ayant le pire destin, il se fatigua, et le matin du trente-sixième jour, il attendit son capitaine dans la cour et, bravement, lui demanda de relever sa punition. Marjalet, comme bien l'on pense, n'avait pas le moindre souvenir de la punition ni des circonstances dans lesquelles elle avait été imposée. Aussi son sang ne fit-il qu'un tour, et le sous-officier de semaine, pour avoir suivi la consigne et laissé le bleu garde d'écurie jusqu'à la gauche, attrapa-t-il huit jours de boite!

Au physique, Marjalet était un gros homme, court, gras, " mais de cet embonpoint qui dénote aux yeux de l'observateur, une mauvaise santé " [17], son teint est blafard ; au repos, il offre une expression d'hébétude, l'œil en dedans, en proie à une vague somnolence, mais dès que le moindre incident réveille son irritabilité morbide, sa peau se colore, ses joues tremblent, son nez devient écarlate, ses jambes vacillent. C'est bien là la description de l'alcoolique chronique. Au point de vue intellectuel, il est plongé dans une hébétude, dans une sorte de torpeur ; sa mémoire, sa volonté sont diminuées ; il ne songe plus qu'à une chose et ne jouit plus que d'une chose : l'alcool.

II. *Délire dans les traumatismes.*

A côté du délire alcoolique il convient de placer le délire des traumatismes, qui s'en rapproche un peu, par certains côtés.

---

17. **B. Ball** : *Leçons sur les maladies mentales.*

J'aurais deux observations de délire traumatique à présenter, mais comme l'un des malades présente, à la suite de son traumatisme, une démence à forme catatonique, nous le verrons plus loin, et je me contenterai pour le moment, d'étudier un cas de délire traumatique aigu, répondant, en grande partie, à la description restée classique qu'en fit Dupuytren, en 1819, dans un mémoire sur les fractures du péroné. Voici ce que dit Dupuytren : " Si le soir, le lendemain ou le surlendemain d'une fracture, d'une luxation ou d'une opération quelconque, le malade parait dans un accès de gaieté surnaturelle, s'il parle beaucoup, s'il a l'œil vif et la parole brève, les mouvements brusques et involontaires, s'il affecte un courage et une résolution désormais inutiles : Tenez-vous sur vos gardes ! Bientôt il se manifestera une singulière confusion d'idées sur les lieux, les personnes et les choses... Le malade en proie à l'insomnie, est ordinairement dominé par une idée plus ou moins fixe, mais presque toujours en rapport avec sa profession, ses passions, ses goûts, son âge, son sexe ; il se livre à une jactation continuelle. "

L'observation que j'ai à vous présenter est celle d'un rentier de province [18], vivant retiré avec sa femme, dans une vieille maison que, " depuis des temps immémoriaux, une génération repassait à l'autre. Successivement, chacun des propriétaires l'avait remise au goût du jour, en rajeunissant la toiture ou le pied, mais toujours elle était restée une jambe en l'air, avec une moitié d'elle-même en retard sur l'autre moitié d'un demi-siècle... L'oncle était une vieille bête, goguenard, dédaigneux, fort pour les haussements d'épaules et les silences insultants ; elle, une vieille rosse, agressive, âpre, hargneuse ". Le bruit de leurs incessantes querelles emplissaient, du matin au soir, leur vieux musée, relique des temps anciens. Cette demeure laissait autant à désirer sur le

---

18 G. Courteline : *L'Escalier* (*Nouvelle Collection illustrée.*)

rapport de la commodité que sur celui de l'apparence extérieure. Par exemple, la chambre à coucher, située au second étage, communiquait avec la salle à manger, située à l'étage inférieur et exactement au-dessous, " par un absurde corridor, large à peu près comme une brouette et long comme un jour sans pain, que continuait un non moins absurde escalier, plus noir et tortueux cent fois que l'âme d'un prêteur à la petite semaine: un coup à se casser les reins gentiment et neuf fois sur dix ".

Or un bon jour, la vieille parla de la nécessité qui s'imposait de remédier à cet état de choses en reliant par un escalier en pas-de-vis, les deux pièces superposées. Si cette idée eût germé dans la cervelle du vieux, il l'eût trouvée splendide, mais venant d'elle il trouva que c'était inepte. C'en fut assez pour qu'elle fit venir de suite un ménuisier et fit faire l'escalier. Mais le vieux déclara péremptoirement qu'il n'y passerait jamais et la vieille jura qu'il y passerait. La situation se compliqua, ils ne se parlaient plus, ne se regardaient pas, chacun restant sur ses position; et mettant son point d'honneur à ne pas céder à l'autre. Mais un jour, le vieux, en descendant l'escalier, le sien, posa le pied à faux, dégringola bruyamment et se fractura une jambe. La vieille accourut, suffoquant, râlant littéralement de joie, étranglée par l'allégresse... Tout de même elle se décida à faire venir un médecin, qui posa le premier appareil, et recommanda, pour le blessé, une tranquillité absolue. C'était demander l'impossible.

La jambe cassée n'était rien, la plaie était au cœur, et la conduite de la vieille ne pouvait qu'empirer la situation déjà sérieuse du malade. Elle ne cria pas victoire, elle ne fit pas de bruit, " dédaignant l'insolence dans le succès, sachant fort bien qu'il est tel cas où l'humilité savante du vainqueur est un coup de fer rougi à blanc sur la blessure du vaincu. Pas une fois elle ne s'oublia, ne souilla d'un mot équivoque, d'une allusion aigre-douce, l'état immaculé de son triomphe. Simplement, elle gardait une face rayon-

nante, un énigmatique sourire dont l'atroce ironie poursuivait le mari jusqu'en sa ruelle, le pénétrait jusqu'en ses moëlles d'une innumérabilité de pointes de feu... Dans ces conditions, autant eût valu au malade cracher sur sa jambe mauvaise, en priant le Bon Dieu pour qu'il gelât dessus. Un beau matin, la fièvre s'en mêla, le délire, tout le diable et son train; l'oncle commença à discourir à la façon d'une femme soûle, disant que sa femme s'amusait à le faire cuire à petit feu après l'avoir lardé tout vif, qu'elle avait suspendu des lampions allumés aux quatre coins de sa table de nuit, et qu'en signe de réjouissance, elle tirait des feux d'artifice à travers l'appartement: des bêtises, enfin, des giries, tout un 14 juillet en chambre, éclos en un cerveau malade de Prudhomme déshonoré"... "Tenez-vous sur vos gardes à ce moment" dit Dupuytren. En effet, ça ne tarda pas. "Ayant ainsi, trente-six heures, donné la comédie aux gens, le moribond tourna de l'œil."

Ce délire présente bien les symptômes fondamentaux de la description que nous avons donnée: obtusion de l'esprit, délire onirique et agitation physique. Nous avons dit que ce délire se rapprochait du délire alcoolique, et Courteline, dans une phrase, fait ce rapprochement: "Il commença à discourir à la façon d'une femme soûle."

III. *Troubles mentaux dans les névroses.*

Les névroses offrent souvent des symptômes de troubles mentaux qui les rapprochent des maladies mentales. La neurasthénie est de cet ordre et nous puisons dans l'œuvre de Courteline, deux observations de neurasthéniques: Alceste et M. Badin.

Le premier [19] est l'Alceste de Molière, que l'auteur nous mon-

---

19. G. Courteline: *La Conversion d'Alceste comédie en un acte en vers.*

tre converti, contrit, plein de remords et de bonnes dispositions. Mais comme la misanthropie n'est pas un état passager, accidentel, mais bien un état d'esprit permanent, la conversion, les bons propos et les fortes résolutions ne durent pas.

Alceste est un misanthrope moral; jaloux, envieux de son semblable, quoiqu'il le juge son inférieur, il ne trouve, dans cette vie, qu'amertume et tristesse; satisfait que de ce qu'il fait lui-même, ne voyant autour de lui que vice, méchanceté, fourberie, il finit, après de nombreux déboires et, petit-à-petit, par retomber dans son état primitif :

Certes, en m'engageant sur la nouvelle route
Où m'obligea mon cœur hanté d'un dernier doute,
Je ne savais que trop où me portaient mes pas,
Et le fossé promis au chemin de Damas;
Mais je n'aurais pas cru, quand j'ai risqué l'épreuve,
Que les pleurs de mes yeux me fourniraient ma preuve,
Et que le crime au seuil de ma propre maison,
Me viendrait démontrer combien j'avais raison! . . .
. . . . . .
N'importe, tout est bien, puisque je puis en somme,
Ayant fait jusqu'au bout mon devoir d'honnête homme,
N'ayant rien obtenu, mais ayant tout tenté,
De mon stérile effort invoquer la fierté!
Las de l'humain commerce et de sa turpitude
Dont j'avais le soupçon, dont j'ai la certitude!
Dépouillé du bonheur qui fut un temps le mien,
Maître de l'affreux droit de n'espérer plus rien,
Il m'est permis d'aller...—Qu'on m'y vienne poursuivre!—
Traîner au fond d'un bois la tristesse de vivre,
En tâchant à savoir, dans leur rivalité,
Qui, de l'homme ou du loup, l'emporte en cruauté. . .

Le second neurasthénique que j'ai à vous présenter est M. Badin [20]. M. Badin est un employé administratif, qui comme tel ne

---

20. G. Courteline : *M. Badin* (*Modern-Théâtre*) ; *L'Employé* (*Facéties de Jean de la Butte*).

présente rien de particulier à moins que l'on ne fasse entrer sa profession dans l'étiologie de la névrose qui nous occupe en ce moment, mais qui, en retour nous offre les principaux symptômes de la neurasthénie: émotivité, aboulie, pessimisme, dépression, préoccupation outrée de sa santé etc etc... Il est expéditionnaire dans un ministère, mais depuis quinze jours on ne l'a pas vu dans son bureau. On sait qu'il n'a pas été malade, parce que cinq fois le chef du bureau a envoyé le médecin du ministère prendre de ses nouvelles et cinq fois on lui a répondu qu'il était à la brasserie. Il explique à son chef qu'il a été retenu par des affaires de famille, qu'il a perdu son beau-frère. Mais le chef n'y coupe pas: " A cette heure, lui dit-il, vous avez perdu votre beau-frère, comme déjà il y a trois semaines vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, votre père à la Trinité, votre mère à Pâques! ... Sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines et autres parents éloignés que vous n'avez cessé de mettre en terre à raison d'un au moins la semaine. Quel massacre! ...non, mais quel massacre! ... A-t-on idée d'une boucherie pareille? ...et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l'an, ni de la grande qui accouche tous les trois mois... "

M. Badin est très peiné de cette sortie et des menaces de renvoi de son chef de bureau; il est très ému, et pour un peu, il pleurerait. " Je vois bien, monsieur, que vous n'êtes pas content, mais vous me faites de la peine! Vous vous moquez de moi, vous me raillez..., si, si, vous me raillez. Vous êtes comme tous ces imbéciles qui trouvent plaisant de me taper sur le ventre et de m'appeler employé pour rire " et il commence la longue litanie de ses doléances et donne les raisons de son absence qui peuvent se réduire à l'aboulie, au pessimisme, à l'hypochondrie. " Avez-vous jamais réfléchi, monsieur le Directeur, au sort du pauvre fonctionnaire qui, systématiquement, opiniâtrement, ne veut pas aller

au bureau et que l'incessante terreur d'être enfin flanqué à la porte hante, poursuit, torture, martyrise d'un bout de la journée à l'autre? Eh bien! monsieur, c'est une chose épouvantable, et voilà ma vie cependant... Tous les matins, je me raisonne; je me dis "Va au ministère, voilà plus de huit jours que tu n'y es allé!" Je m'habille alors et je pars, je cingle vers le ministère. Mais ouiche! J'entre à la brasserie, je prends un bock, deux bocks, trois bocks!... je regarde marcher l'horloge, pensant: Quand elle marquera l'heure, je me rendrai à mon bureau, et quand l'horloge a marqué l'heure, j'attends qu'elle marque le quart, et quand elle a marqué le quart, j'attends qu'elle marque la demie, et quand elle a marqué la demie, je me dis "Ce n'est pas possible, il est trop tard!... J'aurais l'air de me ficher du monde. Quelle existence!" Il continue, d'une voix mouillée: "Moi qui avais un si bon estomac, un si bon sommeil, une si belle gaieté!! Je ne prends plus de plaisir à rien!! Tout ce que je mange me semble amer comme du fiel!...J'ai une fièvre..., j'ai maigri de vingt livres *depuis que je ne suis jamais au ministère!!!*" Son existence est partagée entre l'horreur du bureau et l'effroi de sa mise en disponibilité. Il relève son pantalon, et continue: "Regardez plutôt mes mollets, si on ne dirait pas des bougies!... Et si vous pouviez voir mes reins! des vrais reins de chat écorché;...c'est lamentable! Tenez,—nous sommes entre hommes, nous pouvons nous dire cela—, ce matin, j'ai eu la curiosité de regarder mon derrière dans la glace—, Eh bien!... J'en suis encore malade, rien que d'y penser. Quel spectacle!! Un pauvre petit derrière de rien du tout, gros à peine comme les deux poings...je n'ai plus de fesses, elles ont fondu. Le chagrin, naturellement, les angoisses continuelles, les affres!... Avec ça, je tousse la nuit, j'ai des transpirations, je me lève des cinq à six fois pour aller boire au pot-à-l'eau. Ça finira mal, tout cela, ça me jouera un mauvais tour!" Le directeur, sympathique, lui conseille

un traitement héroïque, pourtant bien simple : " Venez au bureau, M. Badin ?—Non, monsieur, je ne peux pas y venir, c'est plus fort que moi, je n'aime pas ça !!! "... La scène se termine sur une comparaison que fait M. Badin, entre ses collègues qui ne donnent à l'administration, que leur zèle, leur activité, leur intelligence et leur temps, et lui-même qui lui donne sa vie. Le directeur, espérant que son employé va lui remettre sa démission, reste estomaqué quand celui-ci, pour finir, lui demande une augmentation !!!

Messieurs, j'en ai fini avec la neurasthénie. Nous allons voir maintenant les troubles mentaux dans les dégénérescences.

IV. *Dégénérescences.*

Nous allons commencer par les dégénérés supérieurs, les déséquilibrés. D'après le professeur Régis [21], les déséquilibrations forment la transition entre l'état normal et la folie. " Ce sont de véritables frontières où vivent des individus intelligents, parfois même brillants, mais incomplets et porteurs d'une tare qui se traduit par un défaut d'harmonie et de pondération entre les diverses facultés et les divers penchants. "

Les déséquilibrés sont des êtres complexes, hétérogènes, formés d'éléments disproportionnés, de qualités et de défauts contradictoires, aussi bien doués par certains côtés, qu'ils sont insuffisants par d'autres. Bien doués d'habitude, dans l'ordre intellectuel, possédant quelquefois à un très haut degré les dons de la parole, des arts, de la poésie, ils manquent le plus souvent de rectitude, de jugement, surtout de logique. Ce sont des utopistes, des rêveurs, des théoriciens, qui s'éprennent des plus belles choses et ne font rien.

---

21. *Loc., cit.*, pp. 441 etc ..... Dr E. Cullerre : *Les Frontières de la Folie.*

Courteline nous offre trois cas de déséquilibration particulièrement bien caractérisés.

Le premier[22], est un vieil original qui, voyant un monsieur qu'il ne connait pas d'ailleurs et n'a jamais rencontré, assis à la terrasse d'un café et fumant une pipe en écume de mer, se précipite sur lui et lui arrache la pipe de la bouche en criant : " Misérable fou!" D'une voix tremblante d'indignation, il lui dit qu'une pipe en écume de mer ne se tient ni par le fourneau, ni par le tuyau, mais seulement avec la main gantée de fil, car le moutonneux du gant de Suède n'est rien moins qu'un antre à microbes, et le chevreau, par son glacis, est l'ennemi de l'écume de mer. Il expose que la pipe d'écume de mer, demande à être bourrée contrairement au fil du tabac et dans le sens de la hachure, vu les lois de la pesanteur, l'attraction des corps pour le centre de la terre etc, etc, etc; d'où obligation absolue de pratiquer l'opération césarienne aux paquets de tabac de 50 centimes, sous peine d'exposer la pipe qui en recevrait le contenu, à se voir culotter comme par un cochon. Il discourt d'abondance, élevant de temps en temps vers le ciel, l'index de la conviction, et lâchant, par ci par là, des apophtègmes dans le goût suivant : "L'écume de mer est parcelle de Dieu ", ou bien, " L'homme qui galvaude une pipe en écume de mer est un père qui conduit lui-même dans le sentier de la débauche, la vierge qui lui doit le jour! "... Il poursuit ses explications et ses conseils : " Pour bien culotter une telle pipe, il faut la fumer, deux, trois ou quatre fois par jour, mais toujours à l'heure précise où on l'aura fumée la veille, en ayant soin d'aspirer les bouffées à intervalles réguliers ; il ne faut jamais la fumer en plein air, mais dans une pièce bien close, carrelée en glaise de Hambourg (parce que celle-ci contient du chlorure de calcium qui absorbe l'humidité de l'air), et d'une superficie non supé-

---

22. G. Courteline : *L'Art de culotter une pipe* (*L'Esprit Français*).

rieure à huit mètres carrés et demi. Il faut que cette pièce prenne jour sur le Nord à cause du soleil, et, si on fume la nuit, ce ne doit être que pendant le premier quartier de la lune dont la lumière n'est sans danger que pendant cette période ". Pour terminer, il nous met en garde contre deux dangers: ne pas fumer quand il fait beau, à cause de la sécheresse, ni quand il fait mauvais, à cause de l'humidité!!!

Cette observation n'a pas besoin de commentaires.

La seconde est celle de Hamiet [23] et voici le portrait du personnage tel qu'esquissé par Courteline lui-même: " De même la mission d'un arbre fruitier est de porter des noix, des cerises ou des pêches, de même la mission d'Hamiet était de porter des idées—toujours inapplicables, c'est vrai, mais—toujours originales, puisées aux sources, aux seules sources d'une imagination délicieusement absurde... Filles timbrées d'un père qui avait reçu une fêlure, elles possédaient au plus haut dégré, comme lui-même, le don précieux de faire illusion, de charmer par leur bonne grâce, de séduire par leur nouveauté et de convaincre enfin les gens par leur ardente foi en elles, autant que par leur raison d'être, étonnamment apparente. Elles sonnaient à ce point l'or comptant qu'on leur faisait crédit sur la mine, tout de suite. Seulement, priées de s'exécuter, rien de fait... Très fort dans la démonstration de besoins qui n'existaient pas, qu'avait seule crées de toutes pièces son imagination perpétuellement en couches, et dont il parvenait cependant à faire hurler l'évidence, il se montrait plein de génie dans la théorie des remèdes à apporter, établissant par A+B, non seulement le " pourquoi " de leur efficacité, mais encore le " parceque " de leur opportunité urgente... Il avait alors des paroles qui tuaient l'objection dans l'œuf, des arguments qui

---

23. G. Courteline : *Les Linottes.*

jetaient des feux de pierres précieuses, pret à se battre pour ses thèses, comme un père se bat pour ses filles... "

Voici quelques uns de ses projets, quelques unes de ses idées: L'Affaire des Petites Commandites, où il s'agissait de commanditer l'infime commerce, le marchand de marrons ou de mouron, le commissaire du coin ou le négociant en oublies; d'avancer à l'un son crochet, à l'autre sa poêle à rôtir; à celui-ci sa charrette, à celui-là son tourniquet, et de prélever ensuite un équitable tant pour cent sur les profits réalisés; l'Affaire de publicité pharmaceutique où, dans le récit d'un évènement politique ou d'une séance de la chambre, il faisait entrer la description et les avantages d'un purgatif; ou encore l'idée d'ouvrir en plein Paris, un café où on ne boirait pas (conception insensée, mais échafaudée sur des données indiscutablement exactes et atteignant deux buts, puisqu'elle contentait du même coup, la sobriété non douteuse des habitués de café, et cet impérieux besoin de flâne qui les porte à acheter sciemment, de leur intoxication, le plaisir de jouer le bridge ou de voir passer le monde). Ses idées se suivaient, et, à peine, avait-il le temps d'en concevoir une qu'il l'abandonnait pour une autre. Comme il le disait lui-même " Ce ne sont pas les idées qui me manquent ", et pour preuve le projet d'affermer à son profit le commerce des allumettes et du tabac sur les plates-formes des autobus et des tramways; puis l'idée d'adjoindre une voiture ouper aux trains de nuit (pour donner satisfaction aux voyageurs souffrant d'insomnie); l'idée de fonder un journal: L'Informateur Universel, où le Grand Dictionnaire Larousse serait publié en feuilleton; enfin l'idée de fonder un théâtre de 10 hrs, pour laisser aux Parisiens le temps de diner. Cette dernière idée, il lui fallut la réaliser, car " le don de sécréter des idées que le ciel lui avait dévolu se doublait de celui d'en voir, par la pensée, l'immédiate réalisation ". Pour l'inauguration de son théâtre de 10 hrs, il choisit une opérette dont le libretto était écrit par un

de ses amis et la musique composée par un autre déséquilibré que nous étudierons dans quelques instants. Hamiet, que l'éclosion d'idées nouvelles tient toujours en mouvement, voulait à chaque répétition, changer ou faire changer, ajouter ou couper des scènes. Par exemple, un jour il suggère que le médecin, le Dr Bougredâne, soit ventriloque, ce qui fournirait une scène très cocasse, dans son bureau, au lever du rideau; une autre fois, il lui vient une autre lubie: " Si le docteur avait le diabète et le tambour-major aussi? " et il explique où il veut en venir: " Supposons qu'ils ont tous deux le diabète, qu'ils fréquentent le même café, et prennent tous les soirs l'apéritif ensemble? Eh bien! au lieu de jouer le vermouth au piquet ou aux dominos, ils le joueront à l'analyse d'urine: celui des deux qui a le plus de sucre paie la consommation de l'autre!!! "... Et tous les jours, jusqu'au soir de la première représentation, c'est la même chose, inventions aussi spirituelles qu'inapplicables, aussi ingénieuses que ridicules. Mais dès que tout est prêt pour la première représentation, qu'on est à la veille de lever le rideau, Hamiet se désintéresse subitement et complètement de son projet; revirement complet, son idée de théâtre de 10 hrs lui apparait comme une folie, et "avec la même éloquence, la même force persuasive qu'il avait apportée deux mois auparavant, à démontrer l'excellence et le bien fondé de son entreprise, il en démontra la niaiserie et la puérilité sans bornes " ...et aussitôt, une nouvelle idée a germé dans son cerveau sous pression: l'installation à Paris de la roulette et du 30 et 40, fonctionnant officiellement sous le contrôle des pouvoirs publics et la répartition en trois parts du gain obligé de chaque jour, l'une pour lui, l'autre pour l'Etat et la troisième—" immédiatement convertie en rente 3% incessible et insaisissable — au profit des femmes de perdants...! "

Le troisième déséquilibré que nous ayons à étudier, est le musicien Stephen Hour [24].

---

24. G. Courteline : *Les Linottes.*

" L orgueil demesuré et fou de Stephen Hour, sans précédent dans le passé, sans équivalent possible dans l'avenir, atteignait à de telles invraisemblances que ça en devenait touchant. A le voir se plonger jusqu'aux cheveux en une pleine mer d'extravagante vanité, s'y ébattre, y faire le gentil et le gracieux, et déclarer tranquillement que jamais on n'avait rien vu de pareil depuis que le monde était monde... les irréfléchis, seuls, riaient."

La contemplation de son "moi" grisait cet infortuné. Insatiable de s'écouter, plein de rancune contre l'imbécile nature qui ne l'avait pourvu que d'un tympan par oreille, il tenait le piano impuissant à exprimer aussi pleinement qu'il eut été de rigueur, le non-pareil de ses inspirations, si bien qu'il se donnait l'ivresse de les vociférer à tue-tête en même temps qu'il les arrachait à la sonorité de l'instrument. Il estimait que ses mélodies détenaient toujours au fond d'elles quelques splendeurs insoupçonnées, et il les pressurait comme des citrons pour en faire sortir le jus. "...Raté absolu, esclave de son idée fixe, il ne comprenait rien de cette vie, ayant pour mission de la caresser à rebrousse-poil, d'interpréter la logique du côté que ce n'était pas vrai et de faire précisément le contraire de tout ce qu'on espérait de lui..."

Chez lui, dans sa maison, c'était le même désordre, le même manque d'équilibre. " Des loques! Des chaussures moisies et encroûtées d'antiques boues... Des chapeaux ravagés d'usure, et dont l'un, ô surprise! un melon aux vastes bords, que sans doute la main de son propriétaire avait impatiemment lancé à la volée, flottait comme un navire à l'ancre en les eaux savonneuses et épaisses d'une cuvette!... Sur la tablette, fendue en deux, d'une cheminée qui était un cellier et dont la trappe démantibulée ouvrait un jour en angle aigu sur l'âtre hérissé de bouteilles vides, cette cuvette occupait la place de la pendule, laquelle, juchée sur la corniche d'un colossal bahut de chêne, projetait un rouleau de musique hors du trou béant de son cadran, parti lui-même avec

Jean, " voir s'ils viennent ". Des milliers de bouts d'allumettes saupoudraient de grésil le plancher, des mégots de cigarettes, crachés au hasard de la lèvre, lépraient bizarrement les murs d'une invasion d'énormes cloportes immobiles, et Stephen Hour, à demi émergé du pêle-mêle de ses couvertures entre un pot de nuit à sa droite et un monticule de tabac à sa gauche, était une horreur de plus, parmi tant d'autres... "

La deuxième classe de dégénérés comprend les persécutés-persécuteurs, que l'on retrouve également, quoique moins systématisés, dans la paralysie générale, l'alcoolisme, la mélancolie. Nous aurons à étudier le persécuté-persécuteur processif, c'est-à-dire, le fou raisonnant, dont nous trouvons deux exemples dans Courteline, et le persécuteur vrai, le persécuteur à froid, par plaisir, par rancune, par haine, le persécuteur imbécile.

Le délire processif est une simple variété du délire raisonnant de persécution dont la caractéristique est de rouler sur des contestations judiciaires. Ce n'est pas par un vif sentiment du droit, mais par suite de l'absence du sentiment de son tort, que le processif se met dans un état d'irritation passionnée pour une offense imaginaire. Au lieu d'avouer que sa cause est mauvaise et perdue d'avance et d'en prendre son parti de bonne grâce, il accuse les avocats, le tribunal, toute la cour de partialité. Il passe son existence à plaider, à soutenir devant les tribunaux toutes les contestations possibles.

Le type du processif est La Brige [25]. Il se croit toujours la victime de vexations, de trames ourdies pour troubler sa tranquillité ; on lui en veut et les occasions ne lui manquent pas pour soutenir son rôle de persécuté. Aussi essaie-t-il de se venger, mais en restant dans les limites de la loi ; il ne va pas jusqu'aux actes violents, mais il ne cesse de s'adresser aux magistrats et aux tribu-

---

25. G. Courteline : *L'Article 330 ; Les Balances ; Hortense, couche-toi ! ; Une lettre chargée ;* etc. etc.

naux pour obtenir justice, " résolu de réfugier désormais son égoïsme bien acquis sous l'abri du toit à cochons qui s'appelle la Légalité ", quoique sa confiance en ses juges soit plus qu'ébranlée, et qu'il soit " écœuré d'avoir tout fait au monde pour être un bon garçon et n'avoir réussi qu'à être une poire, dupé, trompé, estampé". Et malgré cela, les juges ne sont occupés qu'à trancher ses petits différends avec le commun des mortels, et les archives des commissariats regorgent des procès-verbaux dont son nom fait les frais ".

Il est d'un orgueil et d'une suffisance extrêmes. Mécontent de ses avocats, qui plaident mal, à son goût, il plaide lui-même, invoquant à tout propos le Code, qu'il a feuilleté et dont il sait par cœur des passages entiers. Il possède des qualités brillantes qui lui permettent de jouer ce rôle d'avocat impromptu et de défendre sa cause avec des apparences de logique, de raison et de droit. Mais il est susceptible, vaniteux, entêté, complètement dénué de raison, menteur, privé de sens moral et plein de mauvaise foi.

Dans " L'Article 330 ", que nous allons prendre comme exemple et où nous allons l'étudier, le Substitut nous donne les renseignements suivants qu'il a recueillis sur son compte, et qui le représentent " comme un personnage de commerce presqu'impossible, comme une façon de Chicaneau processif, astucieux, retors, éternellement en bisbille avec le compte-courant de la vie ", et il cite: "Un jour c'est un cocher de fiacre que vous gardez huit heures sous une pluie battante, devant la terrasse d'un café, et qui exaspéré enfin, proteste et ameute la foule... Une autre fois, c'est un conducteur de tramway auquel vous prétendez payer les 15 centimes de votre place avec un billet de 1000 francs." Dans sa réponse, LaBrige s'intitule " philosophe défensif ", et il fait la sortie suivante: " La vérité, c'est que nous vivons dans un pays d'où le bon sens a cavalé, au point que M. de la Palisse y passerait

pour énergumène et qu'un homme de jugement rassis, d'esprit équilibré et sain, ne saurait prêcher l'évidence, la démontrer par A+B sans se voir taxé d'extravagance, et menacé, à l'instant même, de la camisole de force "... On en vient à la question du présent procès, dans lequel LaBrige est accusé d'attentat à la pudeur. Voici, en somme, de quoi il s'agit. LaBrige occupe un appartement au premier étage du No 5 bis de l'Avenue de la Motte-Picquet. Or pendant l'exposition de 1900, la Société des Transports électriques installe un trottoir roulant qui passe devant la fenêtre de cet appartement. Voici LaBrige qui parle: " Et de cet instant ce fut gai!! De huit heures du matin à onze heures du soir, prenant par conséquent sur mon sommeil du soir si j'entendais me coucher tôt et sur mon sommeil du matin si j'entendais me lever tard, le trottoir — le trottoir roulant! — se mit à charrier devant mes fenêtres des flots de multitude entassée: hommes, femmes, bonnes d'enfants et soldats; tous gens d'esprit, d'humeur joviale, qui débinaient mon mobilier, crachaient chez moi, et glissaient de tribord à babord, en chantant à mon intention: " Oh la la! C'te gueule,, c'te binette ", cependant qu'échappés à des doigts bienveillants, les noyaux de cerises pleuvaient dans ma chambre à coucher, alternés de cacaouettes, d'olives et de pepins de potiron". LaBrige, stupéfait, mais fort de l'article 1382 du Code Civil, assigne en référé et successivement la Société des Transports électriques, la Commission de l'Exposition, la ville de Paris, et enfin Tailleboudin, son propriétaire. Il perd tous ces procès, malgré les articles 1719, 1725, 222, etc etc. Il continue sa défense: "C'est alors que j'imaginai de me plonger dans le faux jusqu'au cou afin d'être aussitôt dans le vrai, puisque neuf fois sur dix, la loi, cette bonne fille, sourit à celui qui la viole ". Au président du tribunal qui, au nom de la Justice, le rappelle au respect de la Loi, il répond: " La Justice n'a rien à voir avec la Loi, qui n'en est que la déformation, la charge et la parodie!! " Pour

se venger de ses ennemis du trottoir roulant, il se rend coupable d'un outrage public à la pudeur, prévu dans le Code Civil par l'article 330, et constaté par treize mille six cents quatre-vingt-sept personnes qui ont signé le constat de l'huissier. Voici ce que celui-ci raconte: "...Nous étant rendu sur le dit trottoir roulant etc etc..., nous avons nettement distingué, au fond d'un appartement, revélé à tout un chacun, par l'écartement d'une croisée grande ouverte, une sorte de sphère imparfaite, fendue dans le sens de la hauteur, offrant assez exactement l'aspect d'un treffle à deux feuilles et que nous avons reconnue pour être la partie inférieure et postérieure d'une personne courbée comme pour baiser la terre ". LaBrige prétend qu'il ne tombe sous le coup de l'article 330 qu'en principe, mais non en l'espèce et voici comment il argumente: " Parce que l'outrage n'est l'outrage que s'il est effectué, consommé, accompli, dans les conditions de publicité exigées par le Législateur. Or il résulte de l'exploit d'huissier que voici " (car il a trouvé un huissier qui l'innocente comme la cour en a trouvé un pour l'incriminer) "que mon logement situé à cinq mètres au dessus du niveau de la rue, en face d'un terrain non construit, échappe au regard des passants... Il faut donc que les mécontents qui se plaignent d'avoir vu mon derrière aient accompli des prodiges et payé dix sous pour le voir, et alors de quoi se plaignent-ils, puisque je le leur ai montré? " Il explique la position qu'il avait prise dans sa chambre, en disant qu'il était à la recherche d'une pièce de deux sous, tombée en dessous d'un meuble. Mais la discussion continue, et c'est ici que l'on voit ressortir les talents brillants de LaBrige: " M. le Président, puis-je, si j'ai trop chaud, tenir mes fenêtres ouvertes?—Oui.—Dans un logement qui est le mien, puisque j'en acquitte les termes, puis-je oui ou non, si je perds deux sous, me baisser pour les ramasser?—Oui.—Dans ce même logement, puis-je oui on non, si la fantaisie m'en prend, me déguiser en Mexicain?—Oui.—En Turc?—Oui.

—Et en Ecossais?—Non!—Voilà du nouveau et voici une drôle de justice qui, mise au pied du mur, forcée par la logique, en arrive à se prononcer entre la Turquie et l'Ecosse au risque d'amener des complications et de troubler sur ses assises l'équilibre européen!—Le substitut: C'est bon! Assez! Cela suffit! Je vous vois venir avec vos gros sabots, vos histoires de deux sous et de jupe écossaise qui se soulève sous les courants d'air.. Vous êtes venu ici pour vous moquer du monde! — LaBrige: Du monde, non, mais de la Loi qui a bien tort de crier au scandale quand un bon garçon comme moi se borne à la châtier en riant. Gare, si un jour les gens nerveux s'en mêlent! Lassés de n'avoir pour les défendre contre les hommes sans justice qu'une Justice sans équité, éternellement préoccupée de ménager les vauriens et toujours prête à immoler le bon droit en holocauste au droit légal dont elle est la servante à gages "...

Nous pourrions encore citer quelques procès de LaBrige ou quelques circonstances de sa vie où sa déséquilibration et son caractère processif se manifestent ouvertement, mais nous en avons assez dit pour démontrer et illustrer le caractère propre du processif à jet continu.

L'observation que nous allons voir maintenant est celle d'un persécuté-persécuteur à l'état latent, dont la déséquilibration revêt un caractère pour ainsi dire professionnel, et se manifeste surtout par la méfiance, l'orgueil et la susceptibilité.

Le gendarme Labourbourax [26] tient le tribunal d'Ecoute-s'il-Pleut exclusivement occupé du règlement de ses petits griefs; la Chambre correctionnelle n'entend parler que de ses malheurs. Sa manie est facilitée, comme fouettée par l'exercice de ses fonctions de gendarme. Un jour il demande douze condamnations pour outrage à un agent de la force publique dans l'exercice de ses

---

26. G. Courteline : *Le Gendarme est sans pitié* (Modern-Théatre).

fonctions; le lendemain, il en demande dix-neuf, tout cela dans une ville qui contient à peine trois mille âmes. Il dresse un procès-verbal contre l'épicier Nivoire, inculpé du double délit d'insulte à la maréchaussée et d'affichage séditieux, pour avoir apposé " à la devanture de son établissement une pancarte portant, en lettres conséquentes d'une hauteur de 20 à 22 centimètres, une inscription de nature à jeter la déconsidération sur l'arme à laquelle j'appartiens: Avis à la population! Occasion exceptionnelle! Gendarmes à deux pour trois sous! " Le gendarme, en langage populaire, c'est le hareng saur. Labourbourax le sait, mais le prétexte est bon et il ne le laisse pas échapper... Autre exemple: le ménuisier Lacausade invite Labourbourax et un de ses camarades à constater un délit! " Vous pouvez constater que cette vieille refuse de m'ouvrir la porte; vous pouvez le constater vous-mêmes; puis (c'est Labourbourax qui parle) d'une voix où le mépris le disputait à l'arrogance, il nous jeta ce mot "de visu", voulant exprimer par là, non seulement que mon collègue et moi étions " des visus "—ce qui n'était pas vrai—, mais encore que nous en étions de l'espèce la plus inférieure, relegués au plus bas degré de l'échelle sociale"...Le commissaire lui explique le sens de "visu", de gendarme dans le langage populaire, mais Labourbourax est entêté dans sa susceptibilité, et il sort en disant: " Il est tout de même dur à mon âge, de m'entendre traiter de visu par un particulier qui l'est peut-être plus que moi "...

Il nous reste à voir le persécuteur par plaisir, par jalousie, le persécuteur imbécile et haineux, et le portrait que Courteline nous en donne, va nous faire comprendre de suite le personnage.

Flick[27] adjudant dans les chasseurs, "était une brute dans l'acception et toute l'infamie du mot, une brute lâche, idiote et féroce, mettant ses joies et ses ambitions de chaque jour à compter

---

27. G. Courteline : *Les Gaietés de l'Escadron* :....*Le Train de 8 heures* 47

plus d'hommes punis qu'il n'en avait compté la veille. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait voir, à l'appel des consignés, s'allonger devant le corps de garde, une ribambelle interminable de prisonniers en blouse blanche, les sabots aux pieds, la toque d'écurie sur l'oreille ". Courteline a gardé de cet homme un amer souvenir puisque, après des années, rien qu'à y penser, il lui en vient encore à la bouche une bouffée d'écœurement. " Parvenu à son grade à coups de rengagements, de larmoiements et de platitudes, il promenait à travers la vie l'âpre conscience de sa non-valeur, sa sourde rancune d'idiot qu'a terrassé son impuissance, mais que poursuit bon gré mal gré un vague espoir de représailles indéterminées et lointaines. Ni officier, ni sous-officier, bien qu'il tint des deux à la fois, espèce d'androgyne du métier, appelé " mon lieutenant " par les uns et, par les autres, " Flick " tout court... Au physique, c'était un petit homme, rablu, ventru, coloré, à la démarche lourde et pacifique de bon vivant plein de soupe et de bière. Ce qu'on voyait de lui d'abord, c'étaient deux sourcils formidables, ou, pour mieux dire, un seul sourcil courant sans arrêt d'une tempe à l'autre et coupant en deux le visage... En compensation, il avait deux nez: déplorables suites d'un coup de sabre reçu en '70... Athlète trapu et ramassé, suant le poil jusque par le oreilles, il tenait un peu du gorille...avec cela, il boitait!... Ainsi bâti, Flick se savait hideux comme il se savait imbécile, et il imputait à tout le monde la responsabilité de cette double disgrâce. Aussi était-il la plaie du Quartier, la terreur de la caserne. Il avait une férocité à froid de rustre naturellement mauvais, aigri encore par les éternelles déceptions, le " une-deux, une-deux " perpétuel, vers un horizon à roulettes, qui fuit et recule pas pour pas, la blessure d'amour-propre tournée au cancer...Devenu philosophe à la longue, le drôle choisissait ses victimes, " choisissant de préférence des bleus à face de chouans, épanouis de santé et de douceur ingénue, au seul aspect desquels,

lui-même s'épanouissait et se frottait gaillardement les mains ". On peut aisément s'imaginer le martyre que ces pauvres diables avaient à subir aux mains de cet imbécile et nous n'insisterons pas, en ayant assez dit pour faire connaitre le type, et passerons au groupe suivant, c'est-à-dire, à la démence précoce.

V. *Démence Précoce.*

D'après Masselon, la démence précoce est une psychose qui débute le plus souvent dans l'adolescence et qui est caractérisée par un affaiblissement spécial et progressif des facultés intellectuelles, évoluant plus ou moins rapidement vers la démence, soit simplement, soit à travers des phénomènes aigus, qui consistent en états de stupeur ou d'agitation ou en délires plus ou moins mal systématisés.

On lui reconnait quatre grandes classes: la démence simple, la catatonie, l'hébéphrénie et la démence paranoïde.

Les deux observations que j'ai à vous présenter offrent, dans un cas, la forme catatonique, dans l'autre, la forme hébéphrénique...La forme catatonique [28] consiste en un état de stupeur accompagné de négativisme, de suggestibilité et de stéréotypie. A côté de ces symptômes principaux se rencontrent d'autres troubles psychiques: troubles du caractère et des sentiments, diminution de l'attention spontanée et volontaire, incapacité de l'effort mental, absence de la volonté; altération de la mémoire consistant en amnésie d'évocation avec disparition progressive des souvenirs complexes et conservation des souvenirs simples, et en stéréotypie du souvenir, fixation automatique d'une représentation déterminée dans l'esprit du malade.

---

28. E. Régis, *loc*, *cit*, p. 355 etc.

Le mécanicien Panais[29], chargé de la conduite d'un express

...était un grand garçon à l'humeur assagie
De bonne heure, vivant d'un verre d'eau rougie
Et d'un crouton de pain rassis barbouillé d'ail;
Qui jamais n'eut emménagé sans faire un bail,
Et dont les gens disaient: "C'est une demoiselle".
Contents de lui, ses chefs l'estimaient pour son zèle,
Prisaient fort son intelligence et trouvaient bon
Qu'il économisât sur ses frais de charbon.

Lesseps, un an, l'avait employé pour son isthme...

Déjà nous voyons qu'il ne s'agit pas d'un alcoolique, mais d'un garçon sobre, régulier, intelligent, zélé et économe. Mais l'étiologie devient plus claire:

Par malheur il était atteint de Daltonisme,
En sorte que l'erreur de ses sens abusés
Lui montrait à rebours les tons interposés:
Il voyait le vert rouge et le rouge émeraude.
Fatalité! Souvent, à l'heure où le soir rôde,
Vieux voleur sur le toit embrumé des maisons,
Met un voile de rêve aux lointains horizons,
Où la nuit lentement jette ses tentacules,
Où sur la profondeur des fins de crépuscule
Les signaux allumés en feux rouges, verts et blancs
Epouvantablement ouvrent leurs yeux troublants,
Oscar Panais sentait sa poitrine oppressée;
Le front bas sous le poids trop lourd de sa pensée
Il blémissait, songeant qu'il tenait en ses mains
Les clés de tant de sorts et tant de fils humains!
Cela devait finir de façon effroyable.—

On s'y attend bien d'ailleurs. Le daltonisme, chez un conducteur de chemin de fer, n'est chose gaie ni pour lui-même, ni pour les pauvres voyageurs. Il souffre, il est angoissé, sa poitrine est

---

29. G. Courteline : *Le coup de marteau* (*Ombres Parisiennes*).

oppressée, il a peur, il est sujet aux phobies, il a peur des voyages en chemin de fer (sidérodromophobie), mais il a surtout peur de la nuit, c'est un nyctophobe et il sent sa responsabilité.

Un jour qu'il conduisait son train, le pauvre diable
Vit le disque fermé malgré qu'il fut tout vert.

Panais renverse la vapeur, stoppe la machine; un convoi qui suivait, arrive et prend le rapide en coccis, déterminant une terrible catastrophe.

La Compagnie, un mois après, fut appelée
Devant les tribunaux, comme civilement
Responsable, et se vit condamnée amplement.
. . . . . .
Touchant Panais, le jugement dit:
Attendu
Que Panais est un simple idiot, pas autre chose
Qu'il importe dès lors de le mettre hors de cause;
L'acquitte, le renvoie indemne et l'interdit;
Le prive de ses droits civils, ordonne et dit
Qu'il sera dès ce soir reçu dans un asile
Où, défrayé de tout, à titre d'imbécile,
Il sera mis ès mains des hommes dits de l'art.
. . . . . .
Or j'ai vu ce pauvre être, hier, à Ville-Evrard.
Il est fou tout-à-fait, et se prend pour un disque!!!
Parfois, une heure ou deux, droit comme un obélisque,
Il demeure immobile et sans un mot, tourné
Vers le mur de l'hospice, un mur illuminé
De soleil et qu'habille une frondaison verte,
Voulant dire par là que la voie est ouverte.
Puis, sur ses lourds talons évoluant soudain,
Le dos au mur, alors et le nez au jardin:
" Je suis fermé, dit-il, que le convoi recule! "
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

Cette pièce n'a pas besoin d'analyse. La plupart des symptômes que nous avons énumérés au début s'y retrouvent, en particulier

la stéréotypie des gestes, des mouvements, des attitudes, du langage, du souvenir, et la fixation automatique d'une représentation dans l'esprit du malade.

La forme hébéphrénique, que nous allons voir maintenant est constituée, d'après Masselon, par " des états de dépression et d'agitation caractérisés par des troubles délirants polymorphes, extrêmement confus, sans tendance à la systématisation, à base d'hallucinations ou d'interprétations délirantes et accompagnées de confusion et d'imprécision dans les idées qui, le plus souvent, évoluent vers la démence complète et incurable ". La première période de la démence précoce à forme hébéphrénique est signalée par de la céphalée, de l'insomnie, de l'inquiétude, de la tristesse, des impulsions. A la période d'état, le délire est caractérisé par l'imprécision, le vague et la mobilité des conceptions, l'importance et la multiplicité des hallucinations. Il est formé d'idées variées de grandeur, d'énormité, de persécution. Ce qui domine surtout, c'est la bizarrerie des attitudes, des tics, des grimaces; celle du langage, à la fois prétentieux, insolite et incohérent, mais surtout l'apathie, l'indifférence alternant avec une tendance aux impulsions, à la fugue, à la violence [30]...

Courteline nous offre à étudier un cas de démence précoce à forme hébéphrénique à la période d'état, dans la personnne de Floche [31]. Celui-ci, nous le savons par le témoignage de sa femme qui vient se plaindre au Commissaire, ne boit pas, n'a pas eu de fièvre typhoïde ni de coup de soleil, et ses antécédents héréditaires, au point de vue alcoolisme, épilepsie ou aliénation mentale sont négatifs, mais cela n'empêche qu'il ne fasse rien comme personne, qu'il tienne des discours auxquels on ne comprend goutte, qu'il accomplisse des actions sans devant ni derrière autant dire ...Il passe ses nuits à causer tout seul, à combiner je ne sais quoi,

---

30. E. Régis, *loc., cit.*, pp. 371, 372.
31. G. Courteline : *Le Commissaire est bon enfant.*

ménacer je ne sais qui, ruminer des heures entières...sans parler des moments où il saute du lit, en chemise, le revolver au poing, en criant: " Je brule la figure au premier qui touche à ma femme!!!"...Il s'enferme dans les cabinets pendant des fois des deux ou trois heures, pour déclamer tout haut contre la société, hurler que l'univers entier a une araignée dans le plafond, une punaise dans le bois de lit, et un rat dans la contrebasse...Il voit des fous partout... Floche est arrêté par les agents parce qu'il fait de l'esclandre en pleine rue et qu'il débine la république. Il ne fait aucune violence à ceux qui l'arrêtent et il est amené devant le commissaire. Sa boutonnière est parée d'un large ruban rouge. Il explique au commissaire qu'il n'est pas décoré, mais qu'ayant la mémoire assez indocile, il doit lui mettre un licou et que ce ruban sert de pense-bête. Ce moyen nouveau et ingénieux est supérieur au mouchoir corné qui perd toute efficacité si l'on est affligé du rhume de cerveau, et à l'épingle sur la manche qui a le tort de nous signaler comme étourneau à la raillerie des imbéciles... En réponse au commissaire qui lui demande son âge, il dit: " Avez-vous idée d'un poète composant une tragédie dans un salon où un professeur de piano ferait des gammes du matin au soir? Non, n'est-ce pas? Eh bien! ma mémoire est à l'image de ce poète: elle est logée en un cerveau où le génie fait trop de musique... En un temps où la raison se promenant gravement par les rues la tête en bas et les jambes en l'air, on en est venu, petit à petit, à ne plus distinguer nettement ce qui est le vrai de ce qui est le faux, puis à prendre le faux pour le vrai, l'ombre pour la lumière, le soleil pour la lune et le bon sens pour l'égarement. C'est ainsi que ma femme, qui est devenue folle au contact d'un air saturé de folie, tire des plans pour me faire fourrer à Charenton... Le cas de cette malheureuse, qui est à peu de chose près, celui de la foule tout entière, devait naturellement tenter l'esprit de logique et d'analyse d'un moraliste équilibré. Aussi

ai-je conçu le projet de l'étudier tout au long, avec ses effets et ses causes, en un ouvrage d'une haute portée philosophique, fruit de mes réflexions (filles elles-mêmes de mes longues veilles), et intitulé: " Le Daltonisme Mental ". Le vent de folie qui souffle de toutes parts prend naissance dans un quiproquo, dans le malentendu survenu entre la Nature qui commande et l'Homme qui n'exécute pas, entre les intentions bien arrêtées de l'une et l'interprétation à rebrousse-poil de l'autre... "

Puis subitement, sans agression, sans causes apparentes, il menace le commissaire de son revolver. Sa manie de voir des fous partout se revèle comme en plein jour: " Je n'aime pas les fous! Le fou, c'est mon ennemi d'instinct, c'est ma haine, c'est ma rancune! La vue d'un fou suffit à me mettre hors de moi, et quand je tiens un fou à portée de ma main, je ne sais plus, non, je ne sais plus, de quoi je ne serais pas capable!" Il prend le commissaire pour un fou furieux. Tirant la lame de sa canne à épée, il l'oblige à éteindre le feu de la cheminée, quoique l'on soit en plein mois de janvier, sous prétexte que la nature,--qui seule et toujours à raison—exige que l'homme ait chaud l'été et froid l'hiver; à ouvrir la fenêtre, parceque la nature ordonne que, l'hiver, l'homme soit exposé à mourir de congestion pulmonaire, phtisie galopante, pleurésie, pneumonie, et autres; à le faire mettre pieds nus et finalement à l'enfermer dans un placard à charbon; puis il s'en va tranquillement, après avoir lancé par les espaces libres des tas de procès-verbaux, de pièces à légaliser, des cartons pleins de paperasses et de dossiers...

VI. *Psychoses organiques.—Démence Sénile.*

La démence sénile, que nous allons étudier maintenant, résulte non de la vieillesse elle-même, qui est un état physiologique, mais de la sénilité, état pathologique fait d'usure cérébrale et suscep-

tible de se produire à une époque plus ou moins avancée de la vie. Les principaux symptômes sont une incapacité plus ou moins grande pour le travail, un manque de précision et de lucidité dans les idées et le jugement; l'amnésie portant surtout sur les faits récents; l'apathie, l'indifférence pour les faits graves contrastant avec une émotivité excessive pour les petits faits qui concernent les malades personnellement; la perte des bonnes manières, de l'usage et du bon-ton; la perte du respect, de la politesse, de la bienséance et de la décence dans les discours, les gestes, la tenue, la façon de vivre. A ces symptômes psychiques se joignent souvent des symptômes somatiques consistant surtout en troubles dus à l'artério-sclérose. Du côté physique on remarque fréquemment que les fonctions organiques s'exécutent avec la plus grande régularité, celles d'ordre digestif surtout, et il semble que la vie intellectuelle et la vie physique soient devenues tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre [32].

Nous trouvons dans Courteline, une bonne observation de démence sénile dans le personnage du père Soupe [33].

Soupe, âgé de 64 ans, est expéditionnaire depuis 37 ans, à la Direction des Dons et Legs. Nous trouverons en lui la déchéance intellectuelle, la perte de la mémoire et de l'affectivité avec un état physique florissant, montrant bien le contraste qu'il y a entre l'aliénation mentale vraie et un simple affaiblissement de l'intelligence... " Le père Soupe était un petit vieux à lunettes, de qui l'édentement, peu à peu, avait avalé les minces lèvres. Sur sa face luisante, comme vernie, ses sourcils broussailleux débordaient en auvents et des milliers de filets sanguins se jouaient par la fraicheur caduque de ses joues, y serpentaient à fleur de peau avec le grouillement confus d'une potée de vers de vase... Stupide, de

---

32. R. Régis, *loc., cit.*, pp. 498 etc.
33. G. Courteline : *MM. Les Ronds-de-Cuir.*

cette stupidité hurlante qui exaspère à l'égal d'une insulte, il passait les trois quarts du temps à faire la sieste en son fauteuil, le reste à ricaner tout seul sans que l'on put savoir pourquoi, à se frotter les mains, à pouffer bruyamment, la tête secouée des hochements approbatifs d'un petit gâteux content de vivre "... Dans ses propos, dans ses actes, il péchait contre les règles les plus élémentaires de la politesse et de la bienséance: " Trois heures, annonça le père Soupe, qui avait les belles digestions des gens de conscience immaculée: je vais aller faire mes petits besoins!" Un jour, de la cuvette commune dont ses compagnons se servaient pour se rincer les doigts, il s'était servi pour se laver les pieds, prenant le bureau pour un établissement de bains !... " Soupe avait courte la rancune, s'il avait l'irritation lente et le soleil du lendemain le retrouvait fidèle au poste, rasséréné, rasé de frais, satisfait de lui et des autres. Entre les trous de sa cervelle, les mauvais souvenirs passaient sans laisser trace, comme passe de l'eau à travers un tamis ".

La démence sénile se distingue nettement de la paralysie générale qui a des caractères tout spéciaux et que nous allons voir présentement.

Paralysie Générale.

Sous le terme de paralysie générale, on entend, non pas une maladie, mais une affection à évolution lente, progressive et fatale, qui survient sous des influences pathogènes prolongées et généralement combinées; qui se traduit par le développement progressif de troubles démentiels constants, de troubles délirants fréquents et de désordres ataxiques, et qui est déterminée anatomiquement par des lésions diffuses, par une méningo-encéphalite. Les symptômes psychiques sont un affaiblissement de l'intelligence caractérisé par des idées délirantes, absurdes, mobiles, illogiques, incohé-

rentes, contradictoires, asystématiques. Les symptômes physiques se rattachent à la motricité et consistent surtout en ictus apoplectiques, mouvements automatiques, vertiges; en paralysies des 3e, 4e, et 6e paires craniennes se manifestant par du strabisme, de la diplopie, du ptosis, de la parésie pupillaire. On constate encore des troubles de la parole, de l'écriture, du tremblement [34].

L'observation de Letondu, expéditionnaire à la Direction des Dons et Legs, nous offre une étude complète des symptômes de la paralysie générale [35]. " Arrivé à l'heure précise, il s'enfermait en son bureau, s'y verrouillait à double tour et y demeurait de longues heures sans que l'on put savoir ce qu'il y fabriquait. D'humble, propre et rempli de sa petitesse, ce pauvre diable au front concave où des rides couraient en cordes de contrebasse, était devenu la terreur du ministère. Un jour, d'un coup de pied violent, il fend la porte de son bureau; le lendemain, avec des fleurets qu'il a apportés, il boutonne les murs de sa pièce dont le papier n'est plus que loques et lambeaux. Il manifeste une prédilection marquée pour les exercices du corps. Il lève des poids à force de bras et les laisse retomber bruyamment sur le sol, au grand effroi des employés logés au-dessous qui reçoivent sur la tête des débris de plafond. Il est hanté de cette monomanie: la régénération de l'homme par la gymnastique, et il ne monte plus les escaliers de la Direction, et n'en parcourt plus les couloirs, qu'en criant à tue-tête sous prétexte de développer ses pectoraux. Il devient irritable, susceptible, agressif, en veut à ses supérieurs, s'oublie dans son langage et répond grossièrement à son chef LaHourmerie. De propre qu'il était, il change complètement, néglige sa toilette et se présente au bureau le teint boueux, la cravate lâche et le faux-col en accordéon. Il néglige également, et

---

34. G. Ballet etc etc : *Traité de Pathologie mentale*, pp. 885 etc etc.
35. G. Courteline : *MM. Les Ronds-de-Cuir.*

depuis longtemps, son travail. Quoique les bureaux ferment à quatre heures, Letondu ne s'en va jamais avant dix heures, mais ce n'est pas pour travailler qu'il reste ainsi après ses camarades. Non, tantôt il garde l'immobilité pendant des heures, " les jambes en branches de compas "; tantôt il monte et reste debout sur sa cheminée, " seul dans la nuit, effrayant et inexplicable "; tantôt il exécute " dans la diagonale du bureau, des allées et venues de bête en cage, les mains aux reins et *déchaussé!* " ....Pour donner de la souplesse à ses poumons, il achète un clairon et " arrache à l'instrument des sons rauques, abominables, qui emplissent les corridors de meuglements de mastodonte égorgé. " Puis il imagine de renouveler des jeux de l'antique. " Il arriva un matin, une roue de wagonnet sous le bras dont il se mit à se servir comme d'un disque. Projetée à toute volée d'une extrémité à l'autre de la pièce, la lourde masse en fer en venait heurter la porte qu'elle défonçait peu-à-peu ". Un jour, " marchant sur les traces des athlètes lacédémoniens, qui s'oignaient d'huiles parfumées, il inventa de se badigeonner, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec de l'huile de foie de morue! "

Enfin il eut l'âme de Platon et résolut d'humilier l'administration en donnant désormais une somme de travail grotesquement disproportionnée avec la somme d'argent qui en était le salaire. Il entrait dans les bureaux, râflait la besogne sur les tables, enlevait aux expéditionnaires des dossiers volumineux et emportait le tout sous son bras sans un mot d'explication.

C'était plutôt simple... Seulement, l'économie administrative y laissait les yeux de la tête. Rien ou à peu près ne survivait du beau fonctionnement d'une maison sagement ordonnée naguère tombée depuis entre des mains furieuses, et devenue comparable à ces horloges détraquées dont s'immobilisent les rouages autour d'un cylindre affolé qui tourne, tourne, tourne sans cesse, atteint de rotation frénétique. Avec ça un symptôme plus grave à lui

seul que l'ensemble de tous les autres, attestait l'écroulement final de cette intelligence sombrée, l'écriture du pauvre garçon allait s'altérant de jour en jour..." Au cours d'une expédition souvent écourtée de moitié, il arrivait que des phrases entières se faisaient remarquer par leur absence; d'autres, privées de leurs incidentes (restées en route, celles-ci, évaporées en la mémoire du copieur au même instant qu'absorbées), semblaient de distraites personnes venues au bal sans faux-cols... Certaines phrases étaient vêtues en chienlits et parlaient de trente-six choses à la fois; du legs un tel et de la mort de Sénèque; de la loi sur les successions et de l'énergie d'Arria qui se plongea un couteau dans le sein en criant: "Poete, non dolet". Des idées de persécution se mêlaient à ses idées de grandeur, à ses idées délirantes. Seul dans son bureau, il tenait des discours incompréhensibles: " Je me rendrai à la chambre des Députés, portant le fer sous le feuillage, comme Armodius et Aristogiton. Je monterai à la tribune, et là, en présence d'un peuple innombrable venu des quatre coins du globe pour m'acclamer, je dirai... je dirai des choses formidables... qui étonneront les plus sceptiques... et glaceront le cœur des plus braves d'une indicible épouvante... Que d'hommes!—je dis: en cette maison que d'hommes justement accusés de servilité et de bassesse, seraient ici soupçonnés du contraire!!! Si ce contraire n'était encore un moyen détourné, qui les signale...à la réprobation générale...Salut aux gens de bien! Salut aux âmes irréprochables! Salut aux cœurs purs dignes de ce nom! salut aux consciences d'élite! Aux honnêtes gens de tous les temps passés, présents et à venir, j'entre et je dis: Je vous salue, Messieurs!!! Mais, honte à ceux-là, misérable et vil troupeau de brutes, que guide la seule flétrissure de leur néfaste réciprocité, à travers une vie inutile, semée en apparence des plus nobles attributs de la vertu, en réalité du fumier de la duplicité, de la déloyauté et de la perfidie... Une enquête ", criait-il, " une enquête! La révélation

des monstrueuses turpitudes qui souillent les dessous de cette maison importe au salut de la Chose Publique! Des faits...!... Et des noms!...Oui, des noms!...Des noms plus encore peut-être!! Ou moins, qu'importe?!!...jetés comme autant de soufflets à la face rougissante de honte d'un univers à jamais consterné, voilà ce qu'il faut!!!...Haut les cœurs! Haut les âmes!!! A moi les hommes de bonne volonté et de généreuse initiative!... Une enquête!!!...Une enquête!!!...Une enquête!... " Et dans un flot de rauques aboiements, il voua à l'exécration des humains, " cet ignoble La Hourmerie ", son chef de bureau... Il poussa plusieurs " pouah " significatifs, et essuya bruyamemnt, de sa botte, les crachats semés sur le plancher en signe de dégoûtation: " Pouah! pouah! ah pouah!, Ah cochonnerie!... " Tout cela débité sur un ton emphatique, sur un ton "de prêtre en chaire, déclamé avec une majesté imposante ".

Son délire de persécution le conduit finalement à l'agression, à l'homicide. Dans un accès de violence impulsive et brutale, il tue La Hourmerie. " Ce gaillard-là n'avait pas cané devant l'ouvrage. Il avait tapé comme un sourd, de haut en bas, avec une telle autorité que la pointe du couteau de cuisine dont le cadavre était traversé de part en part, entamait une lame du parquet. Le manche seul apparaissait hors du plastron écarlate de la chemise: de quoi Letondu semblait fort satisfait d'ailleurs, chantonnant une petite chanson et jetant des coups d'œil de biais sur son chef-d'œuvre, pendant qu'il s'essuyait les mains à la mousseline des rideaux ". Le pauvre fou est interné à Bicêtre avec la camisole de force...

Cette observation nous montre la marche clinique de la paralysie générale, d'une manière assez complète pour nous en faire saisir les principaux symptômes. Il me reste maintenant à vous parler de quelques types à idées délirantes de grandeur, de vanité; un cas de confusion mentale ou de délire des prisonniers et l'observation de deux maniaques en crise aigue.

VI. *Idées délirantes de grandeur et de vanité.*

" Les auteurs ont tous observé que le délire ambitieux systématisé se développe à peu près constamment chez des sujets très vaniteux, ayant toujours eu d'eux-mêmes une opinion très avantageuse, et dont l'état moral se caractérise par un égoïsme profond, par une indifférence complète à l'égard des sentiments et des intérêts d'autrui. " [36]

Michau [37], fonctionnaire dans une sous-préfecture de province, s'imagine un jour, à la suite de la composition d'un article de journal, qu'il est un écrivain de génie, comme la France n'en a jamais vu et n'en verra jamais. Il adresse sa prose au journal " Le Phalanstère de Seine-et-Marne " sous le pseudonyme de Hughes - Gontran - Ogier-Roboald Luberne-des-Haultes-Futaies, parce que son nom de Michau lui semble trop roturier, et en attendant la reproduction de son "bijou littéraire", il nous raconte ce qu'il pense de lui-même: ". . . le petit bijou littéraire m'apparût si étincelant de feux que j'en demeurai comme stupide, effaré à la seule idée que j'en avais pu être le sertisseur. . . Je vous répète que j'en restai baba!. . . Non sans raison, au demeurant; car quelle que pût être déjà ma légitime confiance en moi, mon exacte notion de la supériorité intellectuelle dont se plurent à me doter les fées bienfaisantes au jour béni de ma naissance, je n'eusse onques cru, je le déclare, que je dusse atteindre un si surprenant summum ". Il se compare avantageusement aux pauvres " imbéciles qui sont ses collègues à la sous-préfecture: pauvres hères, sinistres crétins, brutes à la lèvre pendante, aux yeux de veau, au cerveau anémié et débile ". Il avoue qu'il aime la gloire, surtout parce qu'elle vous signale flatteusement à la considération des

---

36. G. Ballet, etc etc, *loc., cit.*, p. 566.
37. G. Courteline : *Lauriers coupés* (*L'Esprit Français*)

autres personnes. " Ainsi, c'est Michau qui parle, une chose qui me plairait, serait de me promener par les rues, le front ceint d'un double laurier, ce pendant que sur mon passage s'élèverait un murmure louangeur ". Il rêve qu'il reçoit des propositions du " Figaro ", de " L'Echo de Paris ", du " Gil-blas ", que sais-je? des lettres où des éditeurs parisiens lui demandent d'aller les voir, etc. Malheureusement, son article, quand il paraît, est plein de fautes, de coquilles et le sens en est totalement déformé. Plein de rage, il court, il vole chez le directeur; mais celui-ci, voyant à qui il a affaire, le raisonne, le console de son mieux, et lui offre, en compensation, d'écrire un autre article: l'éloge du président du tribunal qui vient d'être nommé conseiller à Paris. " Le directeur n'avait pas fini, c'est encore Michau qui parle, que déjà j'entendais mon génie taper impatiemment du pied aux parois de ma boite cranienne, comme une personne enfermée dans les lieux qui demande à en sortir. " Mais, cette fois encore son article, par un malheureux hasard, avait été mélangé avec l'éloge d'un cochon phénomène, vendu au marché de la ville, quelques jours auparavant... Les idées de grandeur que Michau a présentées jusqu'à présent, s'associent maintenant à des idées de persécution. C'est intentionnellement que l'erreur a été commise, c'est sur un ordre formel du directeur, qui lui en veut, qui est jaloux de son talent. Et, dans un beau geste, le malheureux incompris jure de garder pour lui seul les trésors de son génie: " Mauvaise race humaine, race ingrate, tu seras chatiée de ton abjection: tu ne liras jamais ma prose!!! "

Le cas de Chantoine [38], sous-rédacteur au " Léopard Littéraire ", est presqu'en tout semblable à celui de Michau, aussi je me contenterai simplement de le signaler.

Le cas de Sainthomme, atteint de délire vaniteux, mérite une

38 G Courteline : *Kuiller-Ha[illegible] [illegible]oire et La Biscotte*).

mention plus détaillée, parce qu'il montre mieux l'absence de sens moral, l'égoïsme profond et l'indifférence complète à l'égard des sentiments et des intérêts, non seulement d'autrui, mais de ses proches, de sa propre famille.

" L'expéditionnaire Sainthomme [39] était un maigre personnage de qui le maladif visage, éternellement en moiteur, avait l'humidité jaune clair des pommes de terre crues fraîchement pelées. Entre les accrocs d'un veston encaustiqué ainsi qu'un meuble, il dissimulait tant bien que mal, l'attristante infamie de ses dessous: cette misère du linge qui, bon gré mal gré, tient à déclarer qu'elle est là, se révèle et s'affirme quand même en manchettes craquelées de gerçures, en faux-cols chevauchés de ces cravates sans nom que, seule, semble avoir décidées à n'être point cordons de soulier, une susceptibilité bête...Ce malheureux avait une famille: une fillette mi-aveugle; un crapaud de cinq ans, éclopé, qui consolidait de béquilles son rachitisme précoce; un dernier-né encore au sein dont le visage couleur de saindoux promettait, et une femme coiffée à la vierge, qui était devenue aphone pour avoir disputé trop de pièces de deux sous à l'âpreté des harangères...Ces gens vivaient...de bouillons arrachés les uns après les autres à d'inépuisables pots-au-feu; — sans doute aussi de ces choux équivoques dont les abominables relents empuantaient avec une obstination digne d'éloges, le palier de leur cinquième étage ", rue de l'Exposition, à Grenelle...

" N'importe, au milieu de cette détresse, Sainthomme baladait sa morne figure imperturbablement sereine, son importance de personnage chargé d'une mission officielle et les rides multiples d'un front qu'avait ravagé à la longue le sourd travail des hantises opiniâtres. Car cette âme avait son secret, cette vie avait son

---

39. G. Courteline ; *MM. Les Ronds-de-cuir.*

mystère : l'ambition caressée par cet imbécile de se voir élevé, un jour, à la dignité d'officier d'académie!!! "

Il emprunte aux persécutés-persécuteurs, cette idée de diviser le genre humain en deux classes, en deux groupes bien distincts : le groupe ami, exclusivement préoccupé de lui faire obtenir les palmes ; le groupe adverse, tout au souci de discréditer ses mérites et de compromettre ainsi ses chances à la distinction flatteuse qu'il convoite. "

Pour obtenir cette récompense, il travaillait, buchait, abattait de l'ouvrage comme pas un ; l'obsession de son rêve ayant empiété jusque sur ses veilles il en était arrivé à fournir des dix et onze heures de présence où les autres en fournissaient quatre. Plus de congé, plus de vacances, plus de dimanches : " le petit boiteux fut venu à claquer qu'il l'eût fait mettre en terre à l'aube, de façon à pouvoir, encore, être au travail avant tout le monde. "

Naturellement, tous ses collègues, du directeur au concierge, exploitaient ce délire vaniteux, tout le monde en profitait. A la fin, il eut sa récompense. Prié de choisir entre une augmentation de 200 frcs, en un temps où il avait de gros besoins d'argent, et les palmes, sans hésitation comme sans remords, il choisit ces dernières, ce pendant que sa femme, devant le vide sinistre du buffet, disait : " Quand on pense que, depuis sept ans, on ne l'a pas augmenté d'un sou!... Deux cents francs, seulement, mon Dieu!... une augmentation de deux cents francs, et ce serait le loyer payé... "

VIII. *Idées délirantes des prisonniers; confusion mentale.*

Dans l'observation suivante, Courteline nous décrit une évasion de Latude [40], personnage historique qui fut détenu en prison pen-

---

40. G. Courteline : *Une Evasion de Latude* (*L'Esprit Français*).

dant trente-cinq ans, pour avoir envoyé à Madame de Pompadour une petite boite explosive dans l'espérance d'obtenir, en dénonçant cet imaginaire attentat, une récompense. On voit que le Latude historique lui-même n'est pas un personnage absolument normal. Courteline en fait un cas de confusion mentale qu'on pourrait peut-être attribuer à l'emprisonnement prolongé et au manque d'équilibre antérieur, et classer parmi les délires des prisonniers... Voici le personnage qui se présente lui-même: " Je suis Laté, j'ai trente-cinq ans de captivitude! (Il se reprend) Heu...je suis Latude, veux-je dire; j'ai trente-cinq ans de vitiapté; heu...de tivécapti; pardon!...Flute! je ne trouve plus mes mots. C'est le manque d'oxygène. Saleté de Pompadour qui me laisse pourrir sur la paille humide des cachots...Voici la cellule où le vidame de Proutrépéto, victime comme moi des haines de la favorite, gémit durant tant d'années; et voici le lit où ce digne vieillard rendit, hier, le dernier soupir. (Soulevant sa casquette) Salut demeure chaste et pure!... Cristi que ça sent le renfermé!!!"

L'administration ayant conçu l'idée de faire carder le matelas du défunt. Latude conçoit le dessein de se coudre dedans après en avoir boulotté la laine. Il a un couteau fabriqué avec un manche de côtelette, une aiguille représentée par une arête de merlan et du fil manufacturé avec des fibres de bœuf. " Tous les jours, depuis trente-cinq ans, je prenais sur ma portion un petit filament de gite à la noix, que je dissimulais avec soin dans le creux de ma main, et qui venait s'ajouter à la masse. Résultat: ceci ", et il tire de sa poche une pelotte de couleur brune... " Mais avec tout ça, je bavarde ", c'est le prisonnier qui parle, " quelle heure est-il? (regardant à la lucarne). Il est précisément au soleil onze heures quarante-quatre minutes. Dans un quart d'heure, mes deux gaillards seront ici. Deux cardeurs de matelas et un quart d'heure d'horloge, ça fait trois quarts d'heure: j'ai le temps..."

Cette observation nous offre le type de confusion mentale légère, à peine apparente ici et là dans les phrases, dans les idées. La suivante, nous montre deux cas de confusion mentale à l'état aigu, deux vrais fous, deux maniaques.

IX. *Folie intermittente, manie aiguë.*

Cette observation n'a pas besoin de commentaires. Un nommé Des Rillettes, vient passer la soirée chez M. et Madame Boulingrin, qu'il a rencontrés à un diner et qui l'ont invité. C'est tout ce que des Rillettes connait de ses nouveaux amis, mais il s'aperçoit bientôt qu'il est entré dans une maison de fous. Les Boulingrin [41] sont épris, l'un pour l'autre, d'une haine jalouse féroce, accrue par le contact journalier par les petits froissements et les grosses injures de tous les jours. Ils commencent par s'arracher Des Rillettes en le tirant chacun par un bras pour avoir le plaisir de causer avec lui le premier et, comme ils ne veulent céder ni l'un ni l'autre, le malheureux se sent écartelé pendant que ses bourreaux se traitent de voyou et de grue; ils le forcent à s'asseoir, mais en lui présentant chacun une chaise, de sorte que finalement il finit par tomber assis par terre entre les deux. Relevé et finalement assis sur un siège, ils lui mettent tour à tour des coussins sous les pieds jusqu'à ce qu'à la fin il ait les pieds plus haut que la tête, et que la chaise, les coussins s'écroulent entrainant le visiteur dans leur chute, ce pendant que les époux se traitent d'imbécile, de monstre, de gaupe, de gouape, etc etc. Ils plaident chacun leur cause, tenant Des Rillettes chacun par un bouton de sa redingote, le prenant en même temps pour témoin et pour juge, tandis que celui-ci constate avec tristesse le départ précipité de ses boutons... Boulingrin lui demande: " Croyez-vous que, depuis la naissance du

---

41. G. Courteline: *Les Boulingrin* (*Modern-Theatre*).

monde, on vit jamais rien de comparable comme ignominie, comme horreur, comme infamie, comme abjection à la figure de ma femme? Mais il y a pis que cela, monsieur, il y a sa mauvaise foi sans nom, sa bassesse d'âme sans exemple " et pour lui démontrer les mauvais traitements que sa femme lui fait subir, il lui donne des coups de pied dans le tibia, lui tire les cheveux, lui lance une gifle. Sa femme, à son tour, accuse son mari de la meurtrir de bourrades à lui défoncer les côtes, de la pincer et pour qu'il comprenne mieux, elle joint l'exemple à l'explication. Elle veut le forcer à boire, dans son verre à elle, le jus de bouchon que son mari lui donne, tandis que celui-ci veut lui faire avaler de force, une assiettée de soupe où elle aurait mis de la mort-aux-rats. Les Boulingrin, tout-à-fait furieux, se jettent à la tête le verre de vin et l'assiettée de soupe au grand détriment de leur hôte qui attrape le tout. La femme, armée d'un revolver, menace son mari qui se fait un rempart de Des Rillettes et finit par souffler la lampe. Après une escarmouche dans l'obscurité où Des Rillettes est tour-à-tour pris pour monsieur et madame Boulingrin, où il reçoit de nouvelles gifles et la balle que la folle a fini par lâcher dans le tas; après que les deux fous ont cassé l'un la glace, l'autre la pendule et les deux ensemble tout ce qui reste du mobilier, et que pour se venger une dernière fois, madame met le feu. Des Rillettes, affolé, cherchant la sortie, reçoit le contenu d'un sceau d'eau que la servante a apporté pour éteindre l'incendie et qu'elle jette à toute volée.

Voilà, Messieurs, les observations que j'avais à vous présenter. J'ai du me limiter, vous en doutez, peut-être, dans le choix et le nombre des cas à étudier, car l'œuvre de Courteline est une mine presqu'inépuisable et j'ai du laisser de côté quelques types, parce que mon travail tel qu'il est, est déjà trop long. Vous vous demandez, peut-être, comme je me le demandais moi-même, il n'y a pas très longtemps encore, comment il se fait qu'il y ait tant de

fous dans les œuvres de cet humoriste, et je crois avoir trouvé la réponse à cette question dans le fait que Courteline, c'est ce que l'on m'a dit dernièrement, passe six mois par année dans un sanatorium pour étudier sur place, "de visu", comme dirait Labourbourax, les malades dont il nous dépeint le portrait et nous décrit la vie.

BIBLIOGRAPHIE

G. André : *Les Nouvelles Maladies Nerveuses.*
B. Ball : *Leçons sur les Maladies Mentales.*
G. Ballet etc etc : *Traité de Pathologie Mentale.*
Bergson : *Le Rire.*
A. Cullère : *Les Frontières de la Folie.*
Léon Daudet : *Devant la Douleur.*
Emile Faguet : *Propos de Théâtre,* vols III, IV.
J. Lafont: *La Médecine Mentale dans les Oeuvres de Courteline.*
E. Laurent : *Les Habitués des Prisons de Paris.*
Legrand du Saule : *Des Folies Raisonnantes.*
J. Lemaitre : *Impressions de Théâtre.*
V. Magnan : *De l'Alcoolisme.*
P. Mille : *Anthologie des Humoristes Français contemporains.*
G. Pélissier : *Anthologie des Prosateurs Français contemporains,* vol. II.
E. Régis: *Précis de Psychiatrie.*
H. Schulë: *Traité Clinique des Maladies Mentales.*
G. Courteline : *L'Ami des Lois.*
L'Article 330 (Modern-Théâtre)
Les Balances (M.-T.)
Boubouroche (M.-T.)
Les Boulingrin (M.-T.)
Le Commissaire est bon enfant (M.-T.)
Contes et Fantaisies (L'Esprit Français, vol. III.)
La Conversion d'Alceste (M.-T.)
Le Droit aux Etrennes (M.-T.)
L'Escalier (Nouv. Coll. Illustrée).
Facéties de Jean de la Butte.
Les Fourneaux.
Les Gaietés de l'Escadron (roman et Théâtre).
Le Gendarme est sans pitié (M.-T.)

Gros Chagrins (M.-T.)
Hortense, couche-toi! (M.-T.)
Lidoire (M.-T.)
Lidoire et La Biscotte.
Lidoire et Potiron.
Les Linottes.
Les Marionnettes de la vie.
Messieurs les Ronds-de-Cuir (roman et Théâtre)
Le Mirroir Concave.
Monsieur Badin (M.-T.)
Ombres Parisiennes.
La Paix chez soi (M.-T.)
La Peur des coups (M.-T.)
Le Pointeur de Cloches (Soleil Illustré du Dimanche, 11 avril 1909).
Potiron.
Théodore cherche des allumettes (M.-T.)
Le Train de 8.47.
Un Client sérieux (M.-T.)
Une Lettre chargée (M.-T.)
La Voiture versée (M.-T.)

G. Courteline et Pierre Veber : *Blancheton, père et fils.*
G. Courteline et Pierre Wolff : *La Cruche* (L'Illustration Théâtrale.)